

Cahiers Voltaire



9

bibliopola.ch

Pour commander
nos publications
en ligne, visiter

bibliopola.ch

bibliopola.ch

bibliopola.ch

bibliopola.ch

bibliopola.ch

bibliopola.ch

bibliopola.ch

Ce document électronique tient lieu de tiré-à-part.

Il peut comporter des corrections au texte de la
version imprimée, publiée en octobre 2010.

Elles sont affichées en rouge.

Il peut être communiqué dans son intégralité, sous
la responsabilité de l'auteur ou des auteurs du texte,
à des chercheurs ou autres personnes intéressées,
pour leur propre usage et sur une base privée.

Il ne peut être rediffusé ou commercialisé,
sous forme électronique ou autre.

Date de création : 29 septembre 2010



Cahiers Voltaire

Revue annuelle de la

SOCIÉTÉ VOLTAIRE

9

Ferney-Voltaire

2010

Rhône-Alpes^{Région}

Revue publiée avec le concours
de la Région Rhône-Alpes

La Société Voltaire
bénéficie du soutien du
Centre national du livre

Nous remercions le Centre international d'étude du XVIII^e siècle (Ferney-Voltaire)
et le Centre de recherche sur les sciences de la littérature française
(Université Paris Ouest Nanterre La Défense) de leur participation.

La préparation de ce numéro a été facilitée par
les services de la Bibliothèque de Genève
et de l'Institut et Musée Voltaire.

Correspondance, manuscrits, ouvrages pour compte rendu

Cahiers Voltaire, BP 44, F-01212 Ferney-Voltaire cedex, courriel cahiers@societe-voltaire.org
Les ouvrages pour compte rendu doivent être envoyés sans dédicace personnelle.

© Société Voltaire et Centre international d'étude du XVIII^e siècle 2010

Diffusé par Aux Amateurs de Livres International
62 avenue de Suffren, 75015 Paris, France,
pour le Centre international d'étude du XVIII^e siècle,
BP 44, 01212 Ferney-Voltaire cedex, France

ISBN 978-2-84559-066-3

ISSN 1637-4096

Imprimé en France

Avant-propos

S'il est une œuvre de Voltaire universelle et vivante aujourd'hui, c'est bien *Candide*, objet d'investissements et d'appropriations sans fin depuis sa parution. Le 250^e anniversaire de celle-ci, en 2009, a donné l'occasion de prendre la mesure de l'histoire de *Candide* après Voltaire, de suivre les pérégrinations de son antihéros à travers les continents, en revenant sur deux siècles et demi d'adaptations pour le théâtre et le cinéma, d'illustrations, de traductions, de suites et de réemplois divers. Fidèle à son esprit, la Société Voltaire n'a pas voulu organiser un colloque supplémentaire, mais trouver une forme de manifestation plus ouverte et plus contemporaine. Chorégraphie, dessins, créations vidéo réalisées par les étudiants de l'École nationale supérieure des arts décoratifs, magnifiés par le plateau du grand auditorium mis à la disposition de la Société par la Bibliothèque nationale de France, ont rythmé *Candide 250*, une journée allègre où soufflait un vent de liberté et de modernité qu'on veut croire voltairien. Pérennisée par un enregistrement intégral, la journée comportait aussi, en nombre restreint mais présentant des synthèses sur des sujets vastes, des communications traditionnelles.

Les quatre premiers articles de la section « Études et textes » de cette neuvième livraison des *Cahiers Voltaire* en sont issus. Ils ne reflètent qu'une partie de la journée, certains intervenants ayant choisi de ne pas donner de texte. On trouvera ci-après un texte d'André Magnan sur les retours de Candide(s), une brève histoire des *Candide* sur la scène française, suivie des deux études les plus nouvelles : celles de la réception de *Candide* dans les lieux mêmes de la fiction, qui s'avère tout à fait singulière. L'universalité du conte voltairien a sans doute quelque chose à voir avec l'espace planétaire dans lequel le récit se déploie. S'y ajoute un article sur l'actualité de *Candide* au Japon.

La neuvième livraison des *Cahiers Voltaire* se poursuit dans l'ordre des différentes sections qui font sa singularité : trois articles viennent compléter la partie « savante » ; la section « Débats », particulièrement nourrie, inaugure une nouvelle série consacrée à la présence de Voltaire dans l'enseignement primaire et secondaire ; les grandes enquêtes se poursuivent, les pages consacrées à l'actualité voltairienne, uniques en leur genre, sont particulièrement abondantes. Instrument de travail et espace de réflexion, la revue de 2010 est particulièrement riche et témoigne de la vitalité de la pensée et de la recherche voltairiennes.

L'année des *Cahiers Voltaire* numéro 9 est aussi celle des dix ans de la Société Voltaire, dix ans d'une activité féconde. Forte de ses adhérents fidèles et du soutien que lui ont apporté le Centre national du livre, la Fondation Voltaire à Ferney et la Région Rhône-Alpes, la Société a organisé exposition, colloques, manifestations

publiques, conférences en grand nombre, privilégiant les grands lieux voltairiens, Ferney, Paris, Genève ou Sceaux. Son souci a toujours été, sans rien sacrifier à la nécessaire rigueur intellectuelle, de s'ouvrir à un public plus large que celui des universitaires et des érudits, tout en offrant à ces derniers un outil de travail et un lieu de publication valorisant. Ses *Cahiers* annuels, publiés avec régularité et ponctualité, qui se distinguent à la fois par leur contenu et par leur forme, sont caractéristiques de cette double exigence. La Société a inauguré en 2009 sa propre collection, les « Publications de la Société Voltaire », destinée à accueillir des études et des textes sur Voltaire. Les deux premiers titres parus sont caractéristiques des ambitions de la série : *Voltaire et le livre*, recueil d'études fondateur sur la question centrale du rapport de Voltaire au livre, et *Candide* de Jean Tardieu, adaptation radiophonique du conte, savamment présentée et accompagnée d'un enregistrement.

Après dix ans d'existence, la Société Voltaire est fière du travail accompli, fière de ses publications et de son site qui en témoignent, fière d'avoir contribué à une meilleure connaissance de la pensée et de l'œuvre voltairiennes, fière de les avoir portées partout où elle le pouvait. Consciente de ses responsabilités et forte de sa totale indépendance, la Société Voltaire regarde l'avenir avec confiance : son champ d'intervention est vaste et son action plus nécessaire que jamais.

François Bessire

Études & textes



Au recto. Voltaire vu par l'artiste de l'éditeur Tor de Buenos Aires en 1941. Voir l'article de Magdalena C  m-
pora, ci-dessous, p. 54.

MAGDALENA CÁMPORA

Candide à Buenos Aires : retour

Au chapitre dix-neuf de *Candide*, dans un passage bien connu des voltairiens d'Argentine, le patron d'un vaisseau espagnol en partance pour Buenos Aires répond à Candide (qui veut, on s'en souvient, retourner clandestinement au Río de La Plata pour sauver Cunégonde des mains du lubrique gouverneur), ce patron donc, prudent et finalement honnête, avertit notre héros sur les dangers d'une réapparition dans la ville : « Je me garderai bien de vous passer à Buenos Aires, je serais pendu, et vous aussi¹. » La menace de mort est efficace : Candide quitte aussitôt et le Surinam et l'Amérique du Sud pour l'Europe, laissant Cunégonde captive à Buenos Aires, comptant sur Cacambo pour la délivrer. Peu de temps auparavant, les Oreillons, « habitants du pays² », avaient garrotté Candide et son valet afin de les faire cuire dans une grande chaudière. Le Nouveau Monde, représenté par Buenos Aires et la Province du Paraguay, s'érige ainsi comme l'espace de l'appropriation indue et de la dissolution évitée *in extremis* : dissolution du corps (littérale pour Candide, puisqu'on veut le faire bouillir), dissolution de l'identité (signifiée par ce costume de jésuite qu'il endosse pour fuir), dissolution subtile et ambiguë de la nationalité puisque – la phrase est de Candide – « le château où je suis né ne vaut pas le pays où nous sommes³ ».

Ces formes fictionnelles de la dissolution imminente et de l'appropriation déréglée préfigurent la réception de *Candide* en Argentine, depuis sa première impression en espagnol en 1819 jusqu'à la dernière édition argentine en date, qui est de 2005. Il plane en effet sur ces *Candide* argentins un effet de flou, la menace même d'une dissolution de l'origine du texte, les éditions de *Candide* qui circulent à Buenos Aires à la fin du XIX^e et au début du XX^e cherchant à récupérer la figure de Voltaire et le message de *Candide* à des fins politiques. Nous aurons ainsi en Argentine – sans que le texte lui-même en soit modifié – des *Candides* patriotes, des *Candides* anarchistes ou des *Candides* résistants qui s'opposeront, sans prendre la fuite et n'étant le dupe de personne, à plusieurs dictatures militaires. Dissolution imminente donc, mais toujours évitée, et appropriation déréglée du texte, mais *déréglée* au sens rimbaldien du terme, puisque ces *Candides* se transforment et se

1. *Candide ou l'optimisme*, chap. XIX, p. 78. Les citations sont tirées de l'édition de J. Van den Heuvel (Paris, Librairie générale française, 1983).

2. Chap. XVI, p. 64.

3. Chap. XVIII, p. 74. Voir aussi chap. XVII, p. 67 : « Voilà pourtant, dit Candide, un pays qui vaut mieux que la Westphalie. »

métamorphosent assez merveilleusement au fil des traductions, des argentinismes, des coupures, des paratextes, des illustrations et même des erreurs. Ne sommes-nous pas les seuls à posséder dans notre Bibliothèque nationale, au cœur même de la ville de Buenos Aires, dans une salle appelée le Trésor, un exemplaire de *Candide* de 1775 dont l'auteur avéré, d'après la fiche que j'ai pu consulter, est « Monsieur le Docteur Ralph⁴ » ?

Si l'on est en droit de se demander quel émule de Pangloss dans le respect de l'autorité a bien pu cataloguer le livre de la sorte, on peut aussi se dire que ce geste illustre à la perfection le traitement argentin du texte, du moment où le sort dévolu à *Candide* dans le sud du Sud implique toutes sortes de modifications et de détournements du corps textuel, un peu à la manière des Oreillons anthropophages ou du roi d'Eldorado qui voulaient, de part et d'autre, modifier le corps réel de *Candide*, en faire tour à tour quelqu'un ou quelque chose d'autre : un vassal éclairé en robe de colibri pour l'un, un dîner pour les autres. Cette dimension prophétique de la fiction par rapport au destin sud-américain du texte ne laisse pas de surprendre et on aurait envie ici, pour filer la métaphore des Oreillons cannibales, d'évoquer le *Manifeste anthropophage* du Brésilien Oswald de Andrade, qui célébrait dans l'Amérique des « mauvais sauvages » le désir impudent d'assimiler (Andrade écrirait : de digérer) la culture d'Europe pour en faire autre chose⁵.

C'est très simplement en suivant les diverses transformations de *Candide* à Buenos Aires que j'organiserai mon propos. Je commencerai par *Candide* « patriote argentin » au XIX^e siècle ; je m'occuperai ensuite de *Candide* anarchiste dans le Buenos Aires des années 1920, puis du *Candide* étrangement *best-seller* des années 1940. J'examinerai brièvement la lecture que Jorge Luis Borges fait du conte voltairien et je terminerai, après avoir donné tout au long de ce travail, peut-être injustement, le haut de l'affiche à *Candide*, en évoquant la destinée mirifique et méconnue de Cacambo à Buenos Aires.

Candide pour la jeune République

Lorsque la première traduction imprimée de *Candide* en espagnol paraît en 1819, ce n'est pas à Madrid qu'est publié le livre, mais à Bordeaux, chez l'imprimeur Pedro Beaume⁶. Son traducteur, l'abbé Marchena, est un personnage haut en couleurs qui mériterait à lui seul toute une étude⁷. Cet abbé malgré lui fut imprégné de l'esprit des Lumières, participa activement de la Révolution française,

4. Je transcris la fiche bibliographique en question : « Doctor Ralph, *Candide* : ou l'optimisme. Pie de Imprenta : [s.l.] : [s.n.], 1775. Idioma : francés. »

5. Oswald de Andrade, « Manifesto antropofágico », *Revista de antropofagia*, I, 1, mai 1928 (« Première dentition »). Reproduit dans Oswald de Andrade, *Anthropophagies*, Paris, Flammarion, 1984.

6. *Novelas de Voltaire, traducidas por J. Marchena*, Burdeos, Imprenta de Pedro Beaume, Allée de Tourny, n° 5, 1819. Une deuxième édition des *Novelas de Voltaire* fut publiée par la même maison en 1822.

7. Voir Juan Francisco Fuentes, *José Marchena : biografía política e intelectual*, Barcelona, Crítica, 1989.

édita de nombreux journaux (dont *L'Ami du peuple*, avec Marat) et fut l'apologue véhément du régime napoléonien en Espagne. Ce fabricant d'apocryphes (notamment de Pétrone et de Catulle) traduisit en espagnol l'*Émile* et les *Lettres persanes*⁸, ainsi qu'une partie de l'œuvre fictionnelle de Voltaire : outre *Cándido o el optimismo*, l'édition de Bordeaux de 1819 inclut d'autres *novelas* et *cuentos* ; il s'agit au total de vingt-quatre textes, parus en trois volumes⁹, édités sous le titre de *Novelas de Voltaire*.

On peut certes s'interroger sur la singularité de cette traduction importante, la première imprimée en espagnol¹⁰, qui voit le jour non pas à Madrid mais à Bordeaux. La raison, bien connue, en est l'Espagne de Ferdinand VII, où une traduction de Voltaire qui n'eût pas été clandestine aurait été impossible¹¹. Ce roi, qui fut le jouet de Napoléon entre 1808 et 1813, gouverna en souverain absolu à partir de 1814 : il rétablit l'Inquisition, fit disparaître la presse indépendante, ferma les universités. Sous son règne, le processus d'indépendance des colonies commencé en 1810 est mené à son terme : l'indépendance des Provinces unies du Río de la Plata est déclarée à Tucumán en 1816 et l'Argentine coupe de manière définitive tout lien avec la couronne espagnole.

Il se met alors en place, de manière subtile mais inévitable, une série de procédés symboliques de différentiation de l'ancienne métropole, différenciation d'autant plus complexe que la langue reste la même. Les livres, les pamphlets, les journaux, tout ce qu'on lit et qui circule, deviennent un instrument privilégié de propagande en faveur de la jeune République. Parce qu'ils sont proscrits dans l'Espagne de la réaction, Voltaire et les tenants des Lumières deviennent naturellement l'étendard de la révolte. Aussi pourra-t-on lire dès 1810 dans *La Gazeta de Buenos Ayres*, journal politique où le mot *liberté* était toujours écrit en majuscules, « des noms interdits par la censure royale et religieuse comme Montesquieu, Rousseau et Voltaire¹² ». Des sociétés philanthropiques, notamment la « Société pour le bon goût dans le théâtre » (c'est son nom), promeuvent la représentation des pièces de Voltaire, fébrilement traduites dans le Buenos Aires des années 1810 pour remplacer le réper-

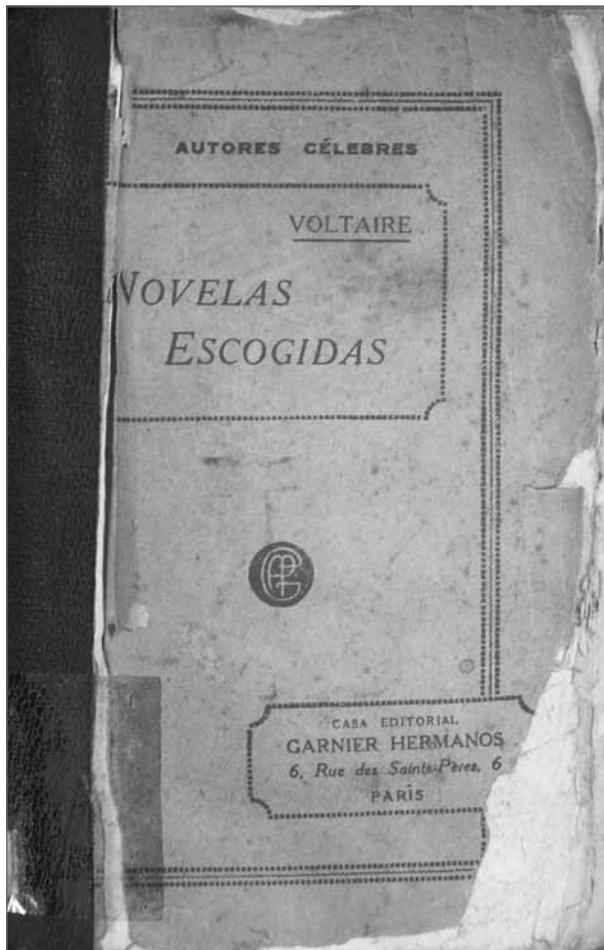
8. *Emilio, ó de la educación, por J.-J. Rousseau, traducido por J. Marchena*, Burdeos, Pedro Beaume, 1817. *Cartas persianas, escritas en francés, por Montesquieu, puestas en castellano por Don J. Marchena*, Nîmes, impr. de P. Durand-Bellé, 1818.

9. Voir l'annexe bibliographique.

10. S'il existe une version de 1814 de *Candide* en espagnol par Leandro Fernández de Moratín, elle ne fut publiée qu'en 1838, à Valence et à Cadix : voir à ce sujet Francisco Lafarga, *Voltaire en Espagne (1734-1835)*, *SVEC* 261, 1989, p. 134-136. La version de Moratín, qui ne fut pas rééditée au XIX^e siècle, circula fort peu à l'époque en Amérique, où la traduction de Marchena s'imposa très rapidement. Ce n'est qu'au XX^e que la traduction de Moratín deviendra plus populaire.

11. Voir Francisco Lafarga, p. 28-80. Lafarga relève une édition espagnole de 1804 de *Zadig* dont le traducteur demeure anonyme. Il faudra attendre 1836 pour voir paraître en Espagne les *Novelas de Voltaire, traducidas por J. Marchena* (Sevilla, Imprenta Nacional, 1836, 3 vol.). Cette édition reproduit l'édition Pedro Beaume.

12. Felix Weinberg, « El periodismo (1810-1852) », *Nueva historia de la nación Argentina*, Buenos Aires, Academia Nacional de la Historia, 1997, t. VI, p. 453-488. Pour une présentation de *La Gazeta de Buenos Ayres* (1810-1821), voir p. 453-459.



toire traditionnel des Calderón, Tirso et Lope de Vega¹³. La figure de Voltaire s'érige ainsi en figure de résistance et ses écrits, où qu'ils paraissent et quels qu'ils soient, se chargent d'un message libertaire : des *Œuvres choisies*, des *Romans*, des *Contes* et des *Vies de Voltaire*, des volumes de l'édition de Kehl (puis de l'édition Moland), voyagent dans les malles des jeunes patriotes : il suffit à ce propos de consulter le catalogue de la *Biblioteca Nacional* pour mesurer l'étendue de sa présence.

S'il ne subsiste aucun exemplaire de l'édition de 1819 des *Novelas de Voltaire* traduites par José Marchena dans les bibliothèques publiques que j'ai pu consulter (mais peut-être cette édition dort-elle en ce moment dans une bibliothèque privée), cette traduction reste, aujourd'hui encore, la version la plus populaire de *Candide* en espagnol en Argentine. Elle réapparaît d'ailleurs à Buenos Aires dès 1897, dans une édition imprimée en France, à Paris cette fois-ci : le projet d'une édition nationale de *Cándido o el optimismo* peut encore attendre. L'Argentine est en effet dépourvue à l'époque de moyens techniques d'édition (une seule imprimerie à Buenos Aires jusqu'en 1815¹⁴) et, malgré quelques tenta-

tives embryonnaires de mise en place d'une production nationale, les coûts de publication restent énormes.

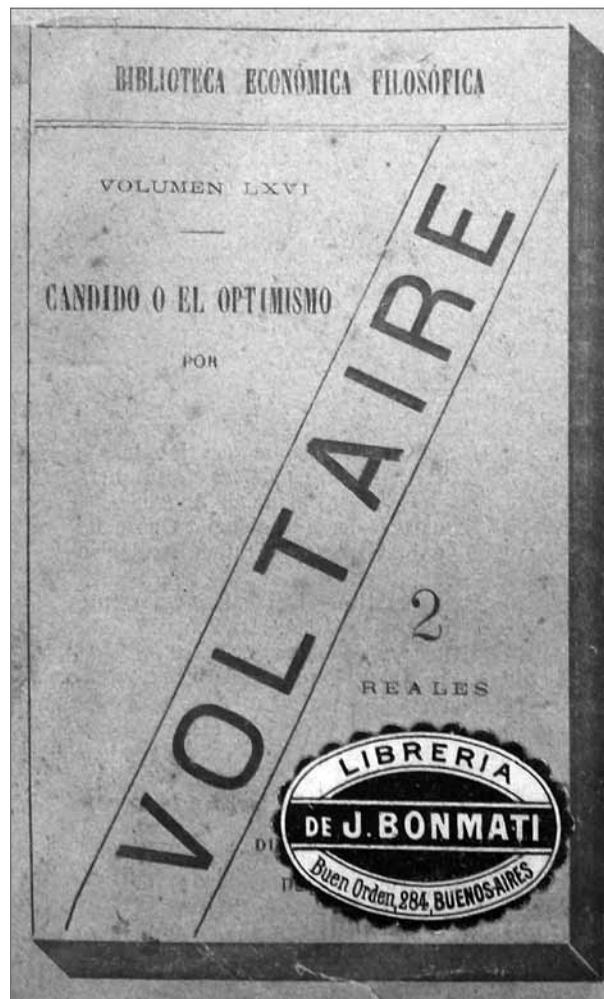
C'est dans ce contexte que se développe en France l'édition en langue espagnole, exportée par la suite en Amérique hispanique¹⁵. Éditeurs, libraires et imprimeurs français bénéficient d'un marché florissant et avide de biens symboliques qui marquent la séparation de l'Espagne et qui associent des textes européens

13. La Sociedad del buen Gusto en el Teatro (1817-1820), constituée sur le modèle des Sociétés philanthropiques européennes, promut énergiquement l'activité théâtrale à Buenos Aires. Sa devise était : « El teatro es instrumento de gobierno » (Le théâtre est un instrument de gouvernement).

14. Les quelques ateliers typographiques qui fonctionnent à l'époque impriment presque exclusivement des documents officiels, des journaux ou des ouvrages religieux. Voir Enrique Mario Maiocchi, « Espacios culturales », *Nueva historia de la nación Argentina*, t. VI, p. 515-533.

15. Voir à ce sujet l'excellent article de J.-F. Botrel, « L'exportation des livres et modèles éditoriaux français en Espagne et en Amérique latine (1814-1914) », dans *Les Mutations du livre et de l'édition dans le monde du XVIII^e siècle à l'an 2000*, éd. Jacques Michon et Jean-Yves Mollier, Presses de l'université Laval, 2001, p. 219-240. D'autres pays européens, notamment l'Allemagne, ont eux aussi profité de l'exportation de livres en espagnol vers l'Amérique du Sud. Voir Álvaro Ceballos Viro, *Ediciones alemanas en español (1850-1900)*, Madrid ; Frankfurt, Iberoamericana-Vervuert, 2009.

à un méridien culturel différent de Madrid, ancienne métropole coloniale. Des maisons comme Garnier Frères éditent elles-mêmes des traductions ; la bonne volonté envers le Nouveau Monde les incite même à se faire appeler *Garnier Hermanos* (« *Libreros Editores, 6, rue des Saints-Pères* »). L'activité sud-américaine de la maison parisienne aurait commencé, selon Jean-François Botrel, dès 1830, avec l'exportation de livres obscènes difficiles à imprimer à Buenos Aires et dont, paraît-il, « les Argentins étaient friands¹⁶ ». Cependant avec le siècle le catalogue va en s'étoffant, et au *Libertin de qualité* et à *La Messaline française*, s'ajoute en 1897 la traduction de Marchena des fictions de Voltaire, qui inclut *Cándido o el optimismo* (ill., p. 46). L'édition Garnier réduit les vingt-quatre titres initiaux au nombre de treize, et porte le titre de *Novelas escogidas*¹⁷ (*Romans choisis*). Les textes sont accompagnés de deux notices biographiques rédigées, pour l'édition Garnier, par Amador de Castro, qui a par ailleurs « revu, annoté et complété » la traduction de Marchena¹⁸. La première notice s'occupe naturellement de Voltaire ; la deuxième dresse le portrait de l'abbé antimonarchiste, « insigne aventurier » et « ennemi des restrictions mentales » qui ne pouvait « supporter le moindre joug¹⁹ ». La présentation de ce traducteur révolté, refusant tout ordre établi et ami de la France, accom-



16. J.-F. Botrel, p. 231-234.

17. L'exemplaire que j'ai consulté de l'édition de 1897 se trouve actuellement à la Bibliothèque Miguel Cané (Buenos Aires), où Borges travailla neuf années durant et écrivit « La bibliothèque de Babel ». Je tiens à remercier son directeur, M. Rodolfo De Gastaldi (seul connaisseur des salles du sous-sol), qui m'a aidée à identifier le volume Garnier. Il est d'ailleurs probable que Borges lui-même ait catalogué l'ouvrage (voir J. L. Borges, « Autobiographical notes », *The New Yorker*, 1970, p. 70-83).

18. Pour le contenu, voir l'annexe bibliographique. L'annotateur et correcteur de la traduction de Marchena est Amador de Castro, polygraphe stakhanoviste qui traduit pour Garnier (et d'autres maisons) des textes français, italiens et anglais. A. de Castro corrige (en note en bas de page) certains noms propres que Marchena avait modifiés ou ajoutés au profit de ses propres polémiques. Ainsi par exemple, Marchena ajoute les noms de Don Rodrigo et Don Alvaro de Luna à la liste des puissants qui sont morts assassinés (chap. XXX) ; il transforme frère Giroflée, « jeune théatin », en frère franciscain (chap. XXIV), etc.

19. Éd. Garnier Hermanos 1897, p. 11-14 : « incapaz de tolerar yugo alguno, hacía gala de sus ideas sin temor a las consecuencias. »

pagne avec subtilité une œuvre en espagnol qui est imprimée en France, pour être exportée et vendue en Argentine.

Ceci étant, une édition madrilène de *Candide* (de 1893) circule aussi à l'époque à Buenos Aires²⁰ (ill., p. 47). Elle répond au projet éditorial et politique d'un socialiste espagnol, Antonio Zozaya, qui veut offrir au lectorat hispanophone des livres bon marché de qualité²¹. Le volume 66 de la *Biblioteca económica filosófica* est *Cándido* : il est précédé par la *Logique* de Hegel et suivi par les *Grands livres* de Confucius. C'est peut-être la première édition de *Candide* en espagnol à vocation ouvertement éducative, sociale et politique (sans doute l'une des raisons pour lesquelles cette version sera reprise par les presses anarchistes argentines, qui font des livres pour « le peuple travailleur de la République »).

La présentation soignée et le prix accessible des éditions Garnier ou de la *Biblioteca económica filosófica* correspondent par ailleurs aux attentes des commanditaires officiels argentins. L'Argentine de la fin du XIX^e siècle est un pays prospère, en pleine modernisation, où les courants d'immigration sont vastes et constants : plus de quatre millions de personnes débarquent au port de Buenos Aires entre 1881 et 1914²². Pour éviter une transformation de la ville en « Babylone provinciale » ou en « Babel sud-américaine » (les expressions sont de l'époque), des politiques systématiques de développement de l'éducation sont mises en place. L'instruction publique devient obligatoire, gratuite et laïque en 1884 : les écoles, les bibliothèques, les universités ont besoin de livres et les gouvernements en place, qui se réclament de la Révolution française, font preuve d'une nette préférence pour les auteurs des Lumières²³. L'importation de livres augmente considérablement, et il est fort probable que dans les soutes des bateaux où voyageaient des immigrants italiens, espagnols, russes ou français, aient aussi voyagé les livres destinés à l'éducation de leurs enfants. Parmi ces livres, naturellement, *Candide*. On retrouve, aujourd'hui encore, ces exemplaires fin de siècle de *Cándido o el optimismo* et des *Novelas escogidas* de Voltaire dans les bibliothèques publiques d'Argentine : à Bahía Blanca (aux limites nord de la Patagonie), à Córdoba (ville jésuitique), dans le cœur de la province de La Pampa, ou encore à la *Biblioteca Nacional de Maestros* à Buenos Aires. Ces *Candide* des années 1890, disséminés un peu partout dans le pays, sont une conséquence directe des politiques d'alphabétisation massive de la fin du XIX^e siècle, et la preuve palpable de la participation de notre héros dans la construction symbolique et matérielle de la jeune République.

20. Pour preuve l'étiquette apposée sur la couverture du volume consulté : « Librería Bonmati, Buen Orden, 284, Buenos Aires » : la rue du Buen Orden était le nom au XIX^e siècle de l'actuelle rue Bernardo de Irigoyen.

21. « Las traducciones son íntegras y en su mayor parte directas » (Les traductions sont intégrales et pour la plupart directes), lit-on par exemple dans le catalogue de la *Biblioteca económica filosófica*.

22. Voir Fernando Devoto, « La inmigración », *Nueva historia de la nación Argentina*, t. IV, p. 77-107.

23. Le catalogue de Garnier Hermanos reflète cette préférence : en 1897 sont publiées des œuvres choisies de Diderot ; entre 1890 et 1910 : *Emilio*, *La Nueva Eloísa*, *El Contrato social*, une sélection de la correspondance de Voltaire, etc. Voir *Librería Española Garnier Hermanos (Firma Comercial : París). Catálogo completo*, Paris, 1903, 122 p.

Candide anarchiste

Il faudra attendre les années 1920 et le développement d'un militantisme anarchiste pour voir imprimée, à Buenos Aires, la première édition de *Cándido* : les éditions antérieures, imprimées en Europe, noyaient pour la plupart *Candide* au milieu d'autres romans et nouvelles, le *personnage* Voltaire couvrant en quelque sorte l'originalité du texte. La croissance soudaine du prolétariat urbain, des conditions de travail injustes, une immigration européenne très politisée, sont quelques-unes des circonstances qui expliquent l'essor de la prédication anarchiste en Argentine et la naissance d'une « véritable tradition de la contestation²⁴ ». Des centaines de publications surgissent alors dans la Babel du Plata²⁵ : elles cherchent à convoquer la voix des bas-fonds, des laissés-pour-compte, des masses ouvrières tumultueuses et obscures qui menacent le *statu quo* de la « ville des seigneurs²⁶ ». Ces publications sont favorisées par l'alphabétisation croissante et par la baisse relative des coûts d'édition ; elles illustrent par ailleurs la foi positiviste en l'acte de lecture et la croyance profonde, finalement très belle, des mouvements anarchistes dans le pouvoir subversif de la parole écrite²⁷.

Parmi ces publications, les cahiers *Los Intelectuales. Arte e Idea*, qui proposent une « sélection de littérature et de philosophie » destinée « au peuple travailleur de la République²⁸ ». Le coût du *cuaderno* est de vingt centimes, « pour que les bons livres ne soient plus le patrimoine exclusif des riches ». Le projet, qui est ambitieux, veut convoquer « toutes les intelligences du monde, tous les cerveaux révolutionnaires qui, sans distinction d'époque ou d'écoles, passeront par LOS INTELECTUALES, dans un communisme égalitaire, universel et fraternel pour l'art et pour l'idée²⁹ ». *Los Intelectuales* promeuvent en conséquence les grandes messes anarchistes, les grands sujets de contestation, les grands noms libertaires d'Eu-

24. Voir à ce sujet Hélène Finet, « Hétérodoxie anarchiste en Argentine : analyse d'une déviance contre-démocratique », *Nuevo mundo mundos nuevos*, 2009, <nuevomundo.revues.org> (consulté en septembre 2009).

25. D'après Juan Suriano (*Anarquistas, cultura y política libertaria en Buenos Aires, 1890-1910*, Buenos Aires, Manantial, 2001, p. 113), le tirage de ces publications serait de 20 000 à 40 000 exemplaires par an.

26. David Viñas, « Anarquía : bohemia y periodismo, oratoria y exilio », dans *Literatura argentina y política. De los jacobinos porteños a la bohemia anarquista*, Buenos Aires, Santiago Arcos editor, 2005, p. 239-268.

27. Voir J. Suriano, p. 107-144.

28. Les citations appartiennent aux pages de présentation des cahiers, reproduites dans chacun des fascicules parus entre avril 1922 et octobre 1923. *Los Intelectuales* paraît d'abord tous les quinze jours, puis une fois par semaine. Il porte usuellement deux sous-titres : « Arte e Ideas » et « Cuadernos de selección mundial ». Cette publication copie sans complexe une formule à succès : celle des cahiers *Los Pensadores*, édités entre 1922 et 1924 (première époque) par un homme de gauche, Antonio Zamora. *Los Pensadores* proposaient, une fois par semaine, un cahier contenant une œuvre « selecta » de la littérature universelle : hormis Voltaire, les auteurs de *Los Pensadores* et *Los Intelectuales* se recourent. Le succès fut tel qu'il permit à Zamora de fonder la célèbre maison d'édition Claridad, qui publia par la suite la plupart des écrivains argentins de gauche. Voir Héctor René Lafleur et Sergio D. Provenzano, *Las Revistas literarias argentinas (1893-1967)*, Buenos Aires, El 8vo Loco Ediciones, 2006, p. 112-113 et p. 164.

29. « Communisme égalitaire » : on notera que le cadre idéologique de gauche reste encore imprécis, et que l'on distingue vaguement entre doctrines anarchistes, communistes et socialistes. Voir à ce



rope: Kropotkin, Lamennais, Renan, Malatesta, Reclus, Tolstoï, Gorki, France, Zola.

En 1922, entre le cahier consacré aux *Conversations sur le communisme anarchique* d'Errico Malatesta et *Faim* de Knut Hamsun (titre d'autant plus significatif que la revue coûte l'équivalent d'un kilo de pain), paraît *Zadig o el destino*³⁰ (ill., p. 50). La notice de présentation y salue «le grand maître du sarcasme et de l'irrévérence»; on y signale aussi que *Zadig* est peut-être «l'œuvre la plus chargée de philosophie voltairienne...». Les points de suspension évoquent la charge argumentative contenue dans l'expression «philosophie voltairienne»: irrévérence, sarcasme, anticléricalisme; l'éditeur anonyme veut inscrire les cahiers dans une tradition identifiable, renforcée par la présence régulière de Voltaire dans ses pages. Quelques mois plus tard, *Los Intelectuales* publiera une sélection tirée du *Dictionnaire philosophique*: la parution du cahier y est annoncée entre *Une voix de prison* et *De l'esclavage moderne* de Lamennais («Un cri de protestation et de douleur!»). En avril 1923 paraît une version

à double colonne de *Cándido o el optimismo* (ill., p. 51). La notice biographique nous décrit un Voltaire dégoûté de la corruption des cours européennes; on nous y informe aussi que les sept années passées chez les jésuites ne lui ont appris qu'à lire le latin. Cette édition de *Candide* reprend telle quelle la traduction de Zozaya publiée dans la *Biblioteca económica filosófica* en 1893. Cette version, légère et neutre, a l'avantage de ne pas abonder en expressions typiquement espagnoles et réussit même à proposer des tournures qui sont familières aux Argentins. Ainsi par exemple à la fin du chapitre premier de *Candide*, Zozaya traduit ce passage: «Cunégonde s'évanouit; elle fut souffletée par Mme la baronne dès qu'elle fut revenue à elle-même» par: «Cunegonda se desmayó, su madre, la señora baronesa, la sopapeó de lo lindo luego que volvió en sí.»

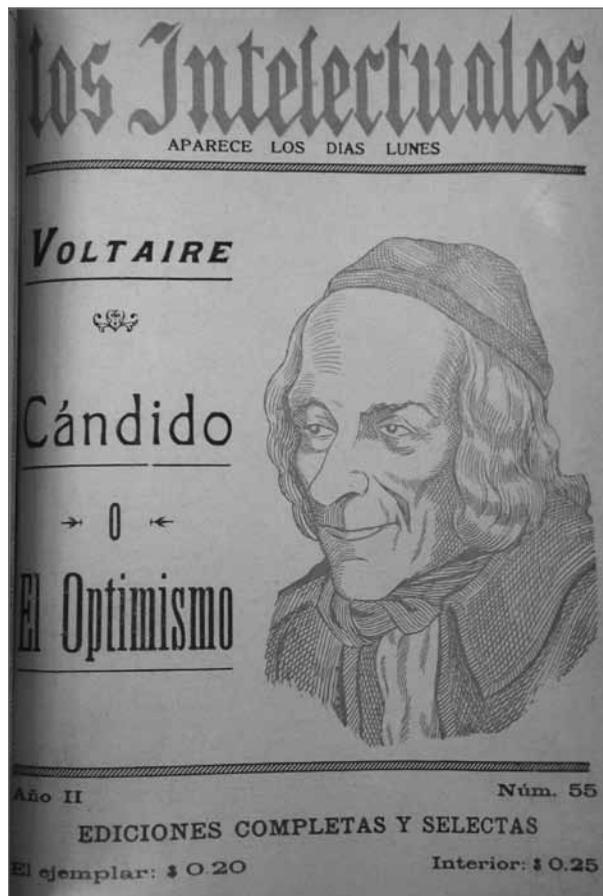
Les soufflets qui éveillent Cunégonde sont aussi, dans cette édition militante, destinés au lecteur: l'heure est à l'action et à la rage, car Buenos Aires est devenue, au dire d'un anarchiste paraguayen, «le théâtre instructif de la lutte des classes en Amérique Latine [...], les ouvriers s'y bousculent et s'y frottent, se chargeant d'une

propos Leonardo Candiano et Lucas Peralta, *Boedo: orígenes de una literatura militante. Historia del primer movimiento cultural de la izquierda argentina*, Buenos Aires, Centro cultural de la Cooperación, 2007.

30. Voltaire, *Zadig o el destino*, *Los Intelectuales*, juillet 1922, an. I, n° 12, 40 p. (traduction anonyme).

électricité de vengeance³¹. » Le conflit social se traduit en conspirations et en attentats : il faut procéder par les actes et la parole ; les bombes réelles sont relayées par les bombes symboliques. Du reste, un imaginaire commun associe presque naturellement, dans ces publications anarchistes, la violence à la pensée, comme l'illustre par exemple cette proclamation d'un activiste reproduite par *Los Intelectuales* : « Les bombes avaient pour nous un charme aussi fort que les abîmes et le soleil. [...] Leur explosion était celle d'un crâne chargé de pensées³². »

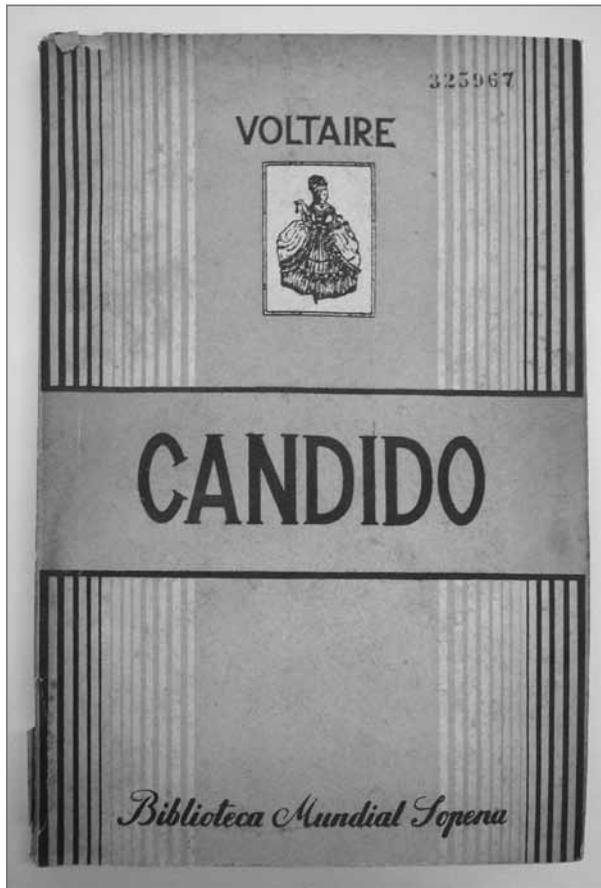
Explosion d'un crâne chargé de pensées : c'est dans ce genre d'image, dans ce genre de projet, qu'il faut inscrire l'édition de 1923 de *Cándido o el optimismo*. Le texte de Voltaire édité par *Los Intelectuales* est un pavé lancé à la face des élites argentines égarées, qui cherchent à imiter un ordre révolu. Le raisonnement de ces anarchistes d'origine européenne est clair : la société argentine prétend reproduire l'ordre politique, social et économique du vieux continent ; or cet ordre n'est qu'une longue série d'abus et de crimes dont *Candide* fait le grotesque rapport ; il faut, en conséquence, impérativement changer de modèle. En publiant *Candide* (n° 55) entre *Une voix de prison* de Lamennais (n° 56) et *Les Soutiens de la société* d'Ibsen (n° 57), les éditeurs des cahiers *Los Intelectuales* proposent à leurs lecteurs trois manières, différentes et complémentaires, de faire le diagnostic d'un ordre social qui ne peut plus durer et qu'on doit, par-dessus tout, extirper du Nouveau Monde – ce à quoi exhortait déjà, avec fougue, le libertaire Élisée Reclus³³ dans *Évolution et révolution* (cahier



31. Cité par H. Finet, p. 4. Il s'agit de Rafael Barret, dont les *Cuentos breves* sont publiés par *Los Intelectuales* en 1922 (n° 14). L'auteur est présenté dans la notice biographique comme « un hermano del triste y del desheradado de la vida, y una pluma hecha un cuchillo ante cualquier injusticia, tanto aquí como allá, en cualquier tierra y bajo cualquier bandera » (un frère du triste et du déshérité de la vie, plume qui devient couteau face à l'injustice, n'importe où et sous tous les drapeaux).

32. Rodolfo González Pacheco, *Carteles, Los Intelectuales*, 1922, an. I, n° 18, p. 17 : « [Las bombas] tenían un encanto fuerte para nosotros de abismo y sol. Más que de materias secas, estalladoras, estaban llenas de ideal. Su estallido nos parecía el de un cráneo cargado de pensamiento. »

33. Par exemple : « la conquête temporaire de l'Espagne par les armées napoléoniennes brisa les chaînes qui rattachaient le Nouveau Monde au pays de l'Inquisition et délivra de l'intolérable régime colonial les immenses provinces ultramarines. L'Europe semblait s'arrêter, mais par contrecoup l'Amérique se mettait en marche. » Le texte de Reclus, publié en 1897, parut sous le titre *L'Évolution, la révolution et l'idéal anarchique* (Paris, Labor, 2005, p. 126).



n° 48). *Candide* n'est ainsi qu'un des chaînons d'un montage idéologique et didactique qui l'absorbe et le réinterprète. On ne peut cependant s'empêcher de penser (et je ferme avec cette supposition le volet anarchiste) que la lecture de *Cándido o el optimismo* devait compenser les rudes journées de quinze heures autrement mieux que les arides textes doctrinaires.

Candide best-seller

On assiste, à partir de 1940, à une formidable popularité de *Candide* en Argentine : six éditions paraissent entre 1940 et 1944, avec des rééditions presque immédiates³⁴. Pour expliquer cet étonnant regain d'enthousiasme en pleine guerre mondiale pour un livre publié en 1759, on peut tenter quelques réponses. Une première hypothèse est l'effervescence culturelle qui règne à Buenos Aires dans les années quarante. Les échos de la Seconde guerre mondiale qui sévit en Europe éveillent à Buenos Aires un étrange et weimarien foisonnement culturel qui se traduit en

publications, en conférences, en spectacles. Aux exilés républicains qui ont fui l'Espagne de Franco s'ajoutent des intellectuels français comme Roger Caillois, qui publie à Buenos Aires les *Lettres françaises*, revue de diffusion des écrivains français en exil³⁵. Il a le soutien de Victoria Ocampo, directrice de la légendaire revue *Sur*, activiste culturelle, écrivain, riche amphitryonne de gloires littéraires à la dérive. De nouvelles maisons d'éditions sont fondées ; des *Obras completas*, des collections « universelles » ou « classiques », des *Joyas literarias* (Joyaux littéraires) sont publiées pêle-mêle à Buenos Aires et exportées un peu partout en Amérique latine³⁶ : le sentiment (illusoire) d'être devenus la réserve d'une culture menacée flotte dans l'air ; les six éditions de *Candide* s'inscrivent probablement dans cette mouvance.

Une seconde hypothèse est la censure franquiste, qui favorise le marché local

34. Voir l'annexe bibliographique.

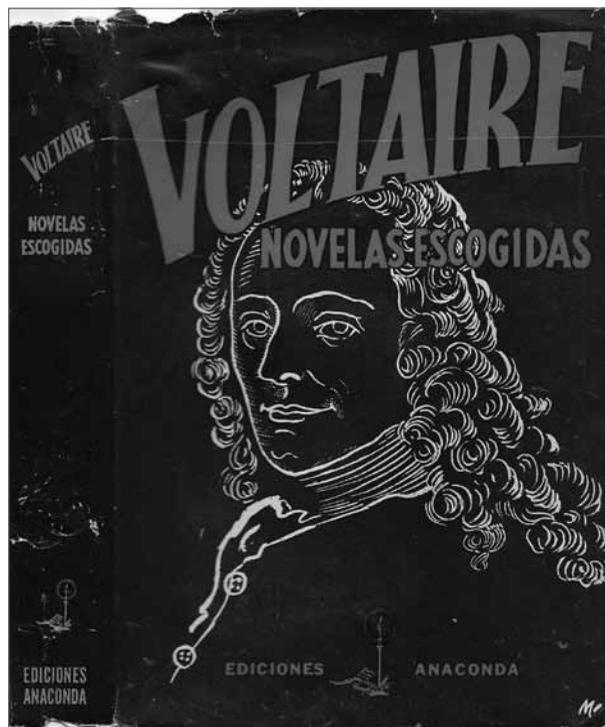
35. Invité par Victoria Ocampo pour donner des conférences, Caillois arrive à Buenos Aires en juillet 1939 ; il y restera jusqu'en 1945 à cause de la guerre, entre autres.

36. On notera, en guise d'illustration, que l'édition Sopena de *Candide* (1940, rééd. 1943) est incorporée à la « Biblioteca mundial Sopena, éditée en Argentine » ; que le dépôt légal est traduit en cinq langues ; que l'achevé d'imprimer de l'édition Anaconda (1943) est traduit en anglais, etc.

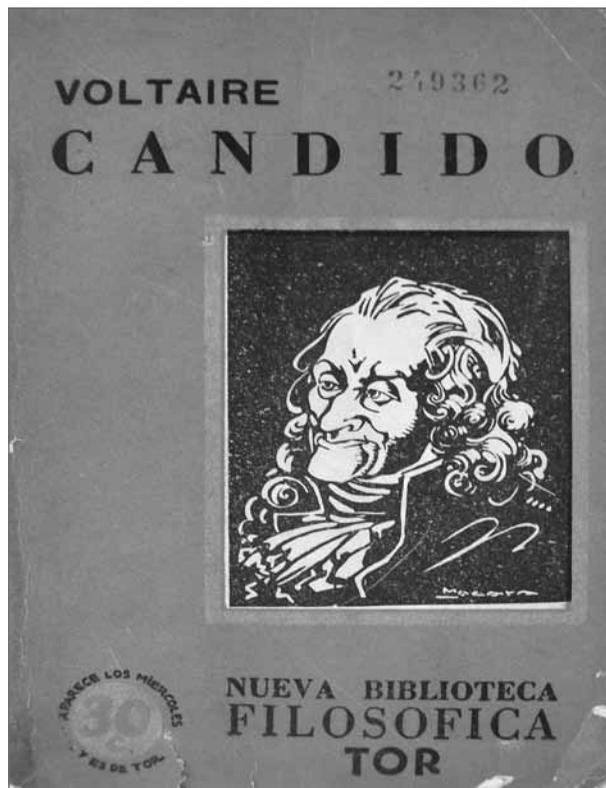
de l'édition et de la traduction en espagnol. À l'issue de la guerre civile espagnole, l'Argentine devient un centre de traduction particulièrement faste pour les auteurs mal vus ou censurés par le régime au pouvoir en Espagne à partir de 1939. Les vues de la Phalange espagnole sur Voltaire et les Lumières sont connues ; rappelons seulement ces paroles de Franco lors de l'entrée victorieuse dans Madrid le 19 mai 1939 : « Nous devons maintenant en finir avec la frivolité d'un siècle. Bannir jusqu'aux derniers vestiges de l'esprit de l'*Encyclopédie*³⁷. » Une troisième et dernière hypothèse : le contexte politique argentin. Les dictatures militaires et les régimes frauduleux se succèdent à la tête de l'État entre 1930 et 1943 : la fraude électorale est appelée *fraude patriótica* ; les partis d'opposition s'abstiennent de participer à des élections truquées ; les opposants au régime sont poursuivis. On désignera par la suite cette époque comme « la décennie infâme ». Dans ce contexte de corruption, la publication de *Candide*, qui est une satire des mensonges du pouvoir, prend sans nul doute un sens nouveau.

En 1940 paraît une première édition de *Cándido o el optimismo*, publiée par Ediciones Sopena et rééditée en 1943 (ill., p. 52). En 1941, les éditions Tor publient *Cándido* en format de poche. La même année paraît une édition illustrée « pour bibliophiles ». En 1943, la maison d'édition Anaconda publie *Cándido* dans la version de l'abbé Marchena, sans indiquer le nom du traducteur ; le texte réapparaît en 1946, toujours chez Anaconda (ce nom aurait plu aux Oreillons), dans une réédition des *Novelas escogidas* de Garnier Hermanos de 1897 (ill., p. 53). Cette même édition de Marchena sera publiée par Ediciones Argonauta en 1944. On examinera ces publications selon deux critères : celui du marketing (puisque, de toute évidence, ces éditions aspirent à être vendues en grand nombre) et celui des modifications que les traducteurs et les éditeurs ont pu faire du texte original.

On observe d'abord, dans chacune de ces versions, un effort manifeste pour simplifier la lecture. Aussi les noms propres sont-ils traduits, parfois de manière extravagante, afin de les rendre plus familiers à l'oreille des Argentins : Paquette devient *Margarita*, *Pascualita* ou *Paquita* ; frère Giroflée change de condition florale et devient dans plusieurs versions *Fray Jacinto* ; le seigneur Pococuranté est



37. Cité par Évelyne Martin-Hernandez, « L'abbé Marchena, ou la transgression faite homme, selon Menéndez Pelayo », dans *Normes et transgression au XVIII^e siècle*, textes réunis par Pierre Dubois, Paris, PUPS, 2002, p. 69-77.



renommé *Señor Incurioso* (Monsieur l'Incurieux). Même des noms à vocation exotique dans le texte original, par exemple celui du gouverneur de Buenos Aires, sont corrigés. Si Voltaire postulait des sonorités hispaniques dans le nom du très noble Don Fernando d'Ibaraa, y Figueora, y Mascarenes, y Lam-pourdos, y Souza, les traducteurs argentins y perçoivent des tonalités portugaises et corrigent le Figueora en *Figueroa*, l'Ibaraa en *Ibarra*, le Mascarenes en *Mascareñas*. Qui plus est, ils normalisent la ponctuation en enlevant les virgules qui séparent les multiples noms du gouverneur dans le texte original. Mais en intégrant le nom de l'alcalde de Buenos Aires, et de façon générale tous les noms propres, dans un monde pleinement hispanophone, l'exotisme du texte original est perdu : la représentation de l'ailleurs devient paradoxalement, dans ces versions argentines, représentation d'une réalité toute proche³⁸.

Les jaquettes, les notices biographiques, les illustrations, permettent de reconstruire les différentes stratégies de vente à l'œuvre dans chacune de ces publications. La figure de Voltaire est ainsi centrale pour la promotion du *Candide* publié par les éditions Tor : caricature de l'auteur en couverture (ill., p. 54), notice romancée : « le détail des péripéties de son existence est inénarrable : les intrigues de cour, les amours, les succès littéraires, la société avec le roi de Prusse, toutes ces péripéties remplissent sa vie d'aventures. » Les éditions Tor³⁹, dont la devise était « Contre vents et marées », publiaient, sur du mauvais papier, des traductions plutôt médiocres de grands classiques. Ils n'hésitaient pas à couper le texte car ils avaient le désir surréaliste, qu'ils n'exauçaient heureusement pas de manière systématique, de ne vendre que des livres ayant 128 pages⁴⁰ ; au reste, dans certains locaux administratifs de Tor, on vendait les livres au poids. Pourtant ces éditions permirent une circulation massive de la littérature classique dans l'Argentine des années quarante et cinquante. La version de Tor n'est pas abrégée, même si le titre se trouve

38. Dans une édition de *Candide* de 1924 déjà, le traducteur signalait en note en bas de page « des coordonnées géographiques inexactes » : éd. L. Bernard, 1924, chap. X, p. 34, note 1.

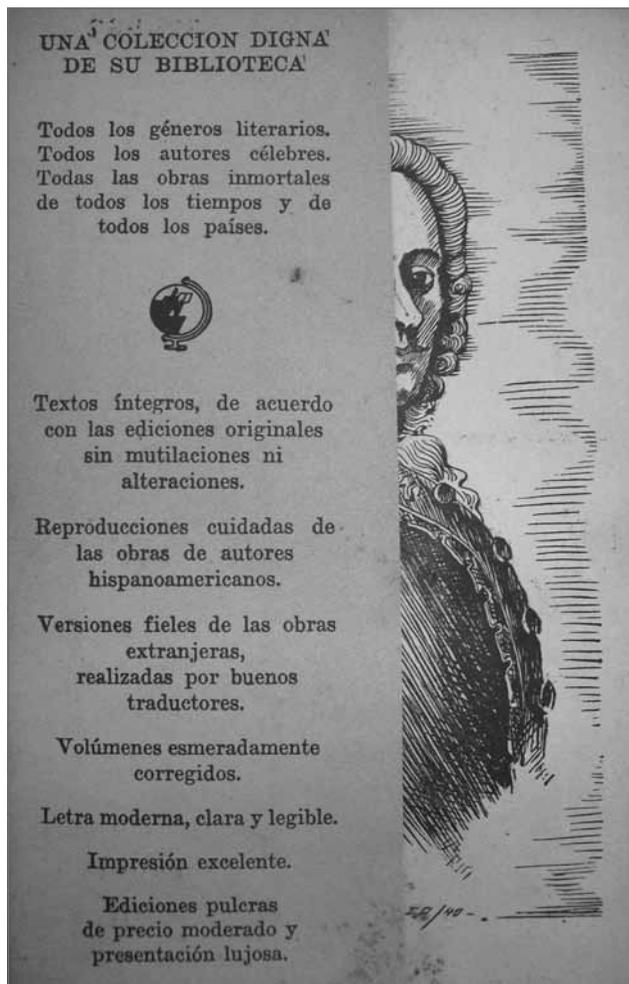
39. Tor est l'apocope du nom du fondateur de la maison d'édition, Juan Carlos Torrendell.

40. C'est en tout cas ce qu'annoncent les pages de catalogue au début des années quarante : « *Ediciones revisadas de 128 páginas. Printed in Argentina* ». La maison est en activité entre 1916 et 1965. Elle publie d'abord des essais et des écrivains peu connus. À partir des années quarante, la politique éditoriale change et Tor publie des œuvres classiques bon marché : *Candide*, en l'occurrence, coûte trente centimes.

réduit au seul nom propre, et la traduction (qui reste anonyme, c'est dans l'ordre des choses) modifie significativement certains passages : lors de l'attaque du château par les Bulgares au quatrième chapitre, « *mon* pauvre pupille, traité précisément comme sa sœur » devient par exemple « *ma* pauvre pupille, traitée précisément comme sa sœur⁴¹ ». Simple erreur de traduction (qui pose problème pour la suite du texte) ou sinistre correction machiste ? L'édition de *Candide* de Losada, publiée en 2005, reproduit tristement la même erreur⁴² ; la version de Longseller de 2003 omet toute la phrase⁴³ : il semble que ce soit moins ici des cas de censure (ce sont des femmes qui traduisent !), que les conséquences néfastes de traductions faites à partir d'autres traductions.

L'édition Sopena insiste pour sa part sur la qualité et la fidélité de sa traduction : « versions fidèles aux œuvres étrangères, faites par de bons traducteurs », lit-on sur la page de garde. Le « prix modéré » n'empêche par ailleurs nullement la « présentation luxueuse », qui consiste ici encore dans un portrait de Voltaire, gravé d'après Quentin de La Tour (ill., p. 55). Les illustrations restent indiscutablement un atout

pour la vente. C'est ce qu'à probablement compris Héctor F. Miri⁴⁴, directeur de la *Colección de Clásicos franceses*, qui publie (et traduit) en 1941 une « édition pour bibliophiles » de *Candide*, agrémentée de quatre hors-texte en couleur et d'une vignette de titre (ill., p. 56). La vignette et trois des illustrations s'avèrent être des

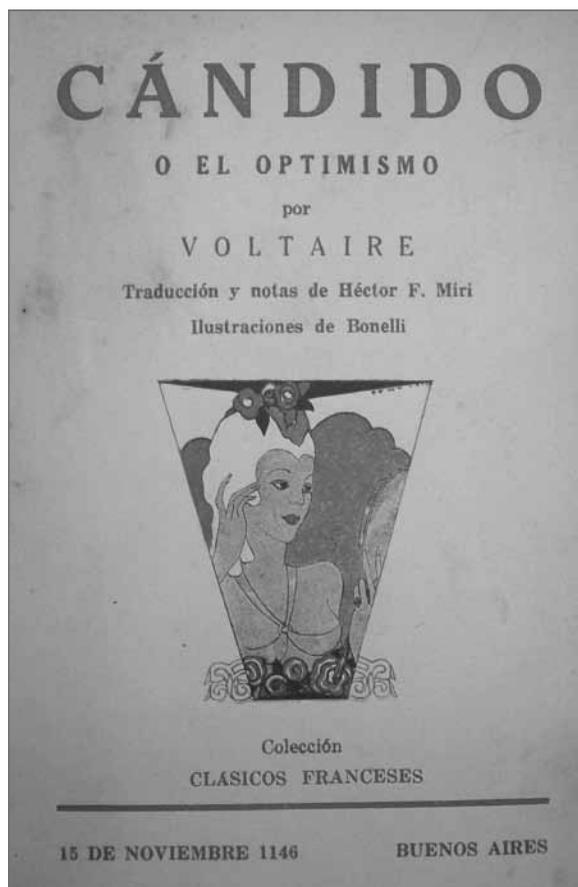


41. Édition Tor (1941), p. 16 : « ¡Mi pobre pupila tratada precisamente como su hermana ! » Édition pour bibliophiles (1941), p. 22 : « a mi pobre pupila la trataron precisamente como a su hermana ».

42. Cette édition reprend une version espagnole : *Cándido o el optimismo*, trad. par María Teresa León, Barcelona, Muchnik, 1978.

43. « al barón lo golpearon por defenderla y a la baronesa la deshojaron. Todo el castillo quedó destruido. »

44. Héctor Faud Miri (1906-?), traducteur éclectique (de Papini, de Jorge Amado, de Barbey d'Aurevilly), lexicographe, auteur d'anthologies (de poésie arabe, de « 1 001 sonnets », etc.), écrivain aujourd'hui oublié, éditeur, dirigea les éditions Biblioteca Nueva, sises 15 de Noviembre 1146. L'édition de *Candide* est publiée hors catalogue ; ne figure sur la page de garde que l'adresse de la maison d'édition.



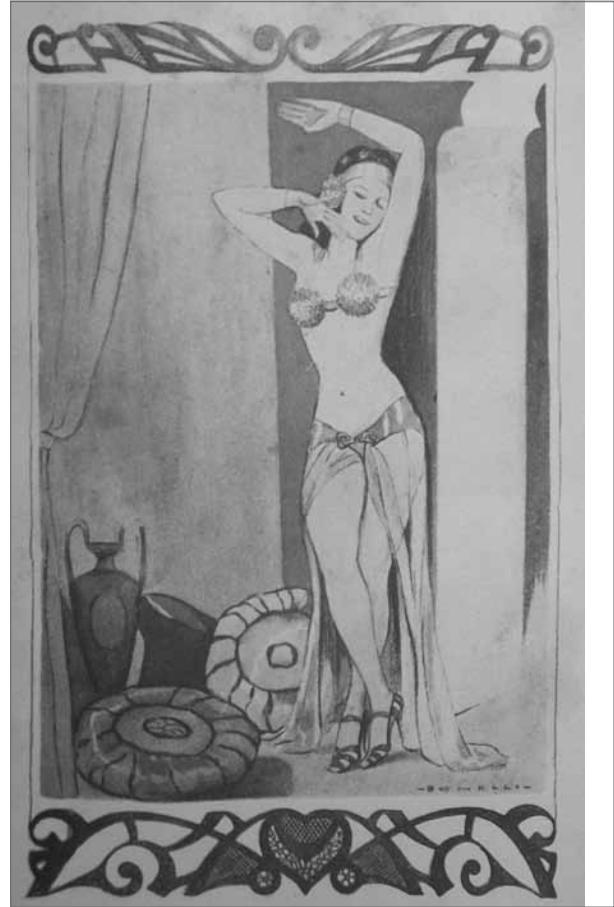
contrefaçons très édulcorées de l'édition illustrée de *Candide* par Umberto Brunelleschi en 1933⁴⁵ : elles sont signées Bonelli, illustrateur fantôme dont on n'a pu retrouver aucune trace dans les diverses archives consultées⁴⁶. Il est malheureusement impossible de reproduire ici les illustrations de Brunelleschi, qui se trouvent encore sous droits d'auteur. La comparaison des images est pourtant saisissante : Bonelli accomplit un étonnant travail de gradualisme et d'atténuation, tout en conservant une structure de l'image presque identique. Une seule des images se détache du modèle Brunelleschi et fonctionne plus clairement sur le mode de la

45. Je tiens à remercier Hans-Ulrich Seifert, qui m'a judicieusement signalé le rapport entre les deux éditions. L'édition Brunelleschi (*Candide ou l'optimisme*, Gibert Jeune Librairie d'Amateur, 1933, 165 p., 16 hors-texte en couleurs et 23 culs-de-lampe en noir, réédité en 1935 et 1937) est introuvable dans les bibliothèques publiques argentines : Bonelli a dû travailler à partir d'un exemplaire privé. Notons aussi que l'édition des *Clásicos franceses* reproduit telle quelle la typographie et la mise en page de l'édition Gibert Jeune.

46. Notamment celles de l'Hemeroteca de la Biblioteca Nacional, de l'Asociación de Dibujantes Argentinos, de la Fundación Espigas, du Museo de la Caricatura, du Museo del Dibujo y la Ilustración. Il est peu probable que Bonelli soit un pseudonyme pour se protéger d'éventuelles poursuites légales, puisque le nom figure aussi sur l'illustration de couverture d'un livre de Miri, *Elogio de la tristeza. Ensayo* (Buenos Aires, Biblioteca Nueva, 1942).

complicité avec le lecteur argentin : il s'agit d'un hors-texte stratégiquement placé à la fin du chapitre treize, lors de l'arrivée de Cunégonde, Candide et la vieille au port de Buenos Aires. C'est là que le lecteur, stimulé par l'arrivée du héros dans son pays, découvre l'image de la vieille en odalisque, portant des chaussures de tango (ill., p. 57).

La réappropriation de *Candide* par ces éditions argentines se joue ainsi dans le détail. Le contexte local émerge subtilement des illustrations de Bonelli : tonalités bleu-blanc-rouge des dessins, coiffures tricolores, jarretières aux couleurs de la France : autant de clins d'œil à un imaginaire libertin associé à l'époque à tout ce qui est français. Or cette perception ne peut être qu'argentine : il n'y a pas plus de jarretières tricolores sur les jambes des marquises à Paris qu'il n'y a (comme le faisait remarquer Borges⁴⁷) de chameaux dans le Coran. Les éditeurs se servent ainsi d'idées reçues sur la France pour élargir leur marge de manœuvre, certains clichés leur permettant d'esquiver la bienséance convenue pour les publications grand public de l'Argentine des années quarante. Un dernier exemple, d'ordre typographique, qui va



dans ce sens : la transcription du mot *coglione*, au chapitre onze de *Candide*. Il s'agit, on s'en souvient, de l'histoire de la vieille : abandonnée par ses bourreaux, elle est retrouvée à demi-morte par son ancien maître de chant, un castrat napolitain qui s'exclame à deux reprises : *Que sciagura d'essere senza coglione!* L'usage veut qu'on transcrive la première lettre du mot : « *Que sciagura d'essere senza c...!* ». Mais les éditions argentines procèdent différemment : les volumes Tor et Anaconda reproduisent les quatre premières lettres ; l'édition « pour bibliophiles », le mot en entier (toute la phrase est d'ailleurs mise en gras). L'édition Sopena, quant à elle, consigne les quatre premières lettres dans le corps du texte et renvoie à une note en bas de page. Cette note informe malicieusement le lecteur que « Certaines éditions françaises reproduisent le mot en entier : *coglioni*⁴⁸ » : dernier alibi offert par

47. « L'écrivain argentin et la tradition », *Œuvres complètes*, éd. Jean-Pierre Bernès, Paris, Gallimard, Bibliothèque de La Pléiade (désormais OC), 1993, t. I, p. 268-276 (« El escritor argentino y la tradición », 1951).

48. « Algunas ediciones francesas traen impresa toda la palabra : *coglioni* ».

la France à des éditeurs argentins fort avertis des ficelles du marketing éditorial et de la force des allusions sexuelles, aussi candides soient-elles.

Le jardinier borgésien

Voltaire est l'un des rares auteurs français à trouver grâce auprès de Borges. L'œuvre lui plaît, le personnage le fascine. L'admirateur de l'Angleterre⁴⁹, « l'ironiste lucide⁵⁰ », le pourfendeur de l'optimisme⁵¹, l'écrivain classique⁵², le « citoyen du monde⁵³ » et (surtout) l'homme heureux⁵⁴, hantent l'œuvre borgésienne, de 1919 – première mention – jusqu'en 1985, un an avant sa mort, lorsque toutes les facettes du personnage réapparaissent une dernière fois dans la préface que Borges écrit pour les *Cuentos de Voltaire*, publiés à Buenos Aires dans la collection « Biblioteca Personal Jorge Luis Borges⁵⁵ ». Cette vision borgésienne de Voltaire, amoureuse, consensuelle et un peu figée, ne doit pas cacher des lectures plus complexes que l'Argentin a pu faire de l'écrivain philosophe. De manière significative, ces lectures sont associées à *Candide*. Deux exemples sont particulièrement frappants.

Il y a, d'abord, une citation dans « Le miracle secret », nouvelle de 1943. L'action se passe à Prague, pendant la Seconde guerre mondiale⁵⁶. L'écrivain juif Jaromir Hladik est dénoncé anonymement aux autorités nazies; les charges retenues contre lui sont grotesques, mais les nazis décident de le condamner à mort quand même, *pour encourager les autres*. La citation, en français dans l'original, renvoie, comme on sait, au chapitre XXIII de *Candide*: exécution officielle, *pour encourager les autres*, de l'amiral anglais qui n'avait pas tué assez de monde. Cette courte citation de *Candide* permet à Borges d'insérer dans son texte la grande tradition satirique des Voltaire, des Swift et des Quevedo, dont il se réclame, ou plutôt : dont

49. Admiration que Borges partage, et qui est rapportée à la figure de Shakespeare : Voltaire découvreur de Shakespeare revient constamment sous la plume de Borges journaliste. Voir à ce propos : « Shakespeare in Germany de R. Pascal », *Borges en El Hogar 1935-1958*, Buenos Aires, Emecé, 2000, p. 86 ; « Shakespeare y las unidades » (1964), *Textos recobrados 1956-1986*, Buenos Aires, Emecé, 2004, p. 102 ; prologue à l'édition des *Cuentos de Voltaire* dans la collection « Biblioteca personal Jorge Luis Borges », Madrid, Alianza, 1988. p. 121-122 (textes non traduits).

50. Voir « Art de l'injure », *OC*, t. I, p. 442-447 (« El arte de injuriar », 1933) ; « Aspects de G. K. Chesterton », *OC*, t. I, p. 942-946 (« Modos de G. K. Chesterton », 1936) ; « La guerra en América : 1941 », *Borges en Sur 1931-1980*, Buenos Aires, Emecé, 1999, p. 31-32 (non traduit).

51. L'emploi de l'étymologie du mot optimisme est un topique chez Borges. Voir : « El libro de las ruinas » (1978), *El Círculo secreto*, Buenos Aires, Emecé, 2003, p. 160-161 ; « Nostalgia del latín », 1982, *Textos recobrados 1956-1986*, p. 228 ; prologue à l'édition des *Cuentos de Voltaire*, p. 121-122.

52. « La postulation de la réalité », *OC*, t. I, p. 224-225 (« La postulación de la realidad », 1931).

53. « Cine : De regreso » (1937), *Borges en Sur*, p. 195-196 (non traduit).

54. « El libro de las ruinas » (1978) ; prologue à l'édition des *Cuentos de Voltaire* (non traduit).

55. Les éditions Hispamérica lui proposèrent de publier une collection de cent titres composant sa Bibliothèque idéale ; les contes de Voltaire y trouvèrent naturellement leur place. Voir l'annexe bibliographique.

56. Jorge Luis Borges, « Le miracle secret », *OC*, t. I, p. 536-542 (« El milagro secreto », 1943).

il célèbre le pouvoir de synthèse, qui fait d'eux des classiques⁵⁷. Cette tradition met à nu les actes répressifs de l'État et les semblants de légitimité qu'il prétend donner à ses rituels, quel que soit le moment historique : l'État qui tue un homme sur les côtes de Portsmouth « en cérémonie » et « le plus paisiblement du monde », n'est pas différent de celui qui condamne à mort l'écrivain juif deux siècles plus tard en fixant l'exécution à neuf heures pile du matin, car « l'administration désirait agir impersonnellement et posément, comme les végétaux et les planètes⁵⁸. » Ces quatre mots, *pour encourager les autres*, tissent ainsi une continuité historique dans la représentation de l'État criminel, situant Borges aux côtés de Voltaire dans une même dénonciation de l'horreur. C'est, aussi, une manière pour Borges de défendre une poétique où l'allusion conserve intacte la puissance rhétorique du texte d'origine, tout en esquivant la polémique, fort vive à l'époque, de l'engagement politique explicite⁵⁹.

À ce propos, une brève parenthèse. En fait, la proclamation d'une loi presque magique : lorsque *Candide* paraît en Argentine et qu'un régime dictatorial est en place, ce régime commence à disparaître. Ou pour le dire autrement : l'apparition de *Candide* en Argentine est un symptôme, tenu mais constant, de résistance aux régimes autoritaires. Ainsi, la publication de *Candide* par le *Centro Editor de América Latina* en 1969, puis en 1972, annonce la brève mais très belle éclaircie démocratique de mai 1973. Et la publication de *Candide* en 1981, peu avant la guerre des Malouines, préfigure la fin de la sanglante dictature militaire qui sévissait dans le pays depuis 1976.

Le deuxième exemple se rapporte au motif du jardin. À deux reprises, dans des proses poétiques de la maturité (*L'Or des tigres* de 1972 et *Le Chiffre* de 1981), Borges évoque celui qu'il appelle le jardinier de Voltaire :

Un homme qui cultive son jardin, comme le voulait Voltaire.
Celui qui découvre avec plaisir une étymologie.
Deux employés qui dans un café du Sud jouent silencieusement aux échecs.
Le céramiste qui prémédite une couleur et une forme.
Celui qui caresse un animal endormi.

57. Car, d'après Borges, l'écrivain classique « n'écrit pas les premiers contacts de la réalité, mais leur élaboration finale en concept », « La postulation de la réalité », *OC*, t. I, p. 536-542 (« La postulación de la realidad », 1931). Cette conversion du « désordre asiatique du monde réel » (*OC*, t. I, p. 235) en concept implique des opérations de synthèse : l'écriture procède du simple au composé, du singulier au tout. Notons que c'est en partant de cette même notion de synthèse que Paul De Man met en rapport la fiction borgésienne avec le XVIII^e siècle : « [comme pour] le conte philosophique du XVIII^e siècle, son monde n'est pas celui de la représentation d'une expérience réelle, mais celui d'une proposition intellectuelle » (« A modern master: Jorge Luis Borges » (1964), dans *Critical writings, 1953-1978*, University of Minnesota Press, 1989, p. 123-129).

58. « Esa demora (cuya importancia apreciará después el lector) se debió al deseo administrativo de obrar impersonal y pausadamente, como los vegetales y los planetas. »

59. Borges réutilise de fait la figure et les textes de Voltaire pour se positionner politiquement par rapport aux nationalistes argentins des années quarante. Voir à ce sujet Magdalena Cámpora, « Pour encourager les autres. Usos de Voltaire según Borges », *Actes du colloque Borges-France*, Buenos Aires, Universidad Católica Argentina, 2, 3 et 4 septembre 2009 (sous presse).

Celui qui justifie ou cherche à justifier le mal qu'on lui a fait.
Tous ceux-là, qui s'ignorent, sont en train de sauver le monde⁶⁰.

Le poème, qui s'appelle « Les justes », postule une communauté secrète entre des hommes qui s'ignorent. Parmi eux, celui qui cultive son jardin, *comme le voulait Voltaire*: cet homme est un juste et son travail sauve le monde. Si le jardin de *Candide* signifiait la coupure consciente des attaches avec le reste des hommes, le jardin voltairien revu par Borges renoue ces attaches: il y a, chez Borges, la conviction d'un bonheur voltairien qui irait au-delà du texte même. *Candide*, signale-t-il dans *Le Cercle secret*, « a été écrit pour démontrer que ce monde est le pire de tous, mais c'est un des livres les plus heureux de la littérature, car Voltaire s'y trouve à chaque page⁶¹ ».

Pourtant, dans d'autres textes, la vision du jardin s'assombrit. C'est le cas notamment d'une prose poétique dans *L'Or des tigres* qui s'appelle « Toi »:

Un seul homme est né, un seul homme est mort sur la terre.
Affirmer le contraire est pure statistique. [...]
Cet homme est Ulysse, Caïn, Abel, [...] le libraire qui engendra Samuel
Johnson, le jardinier de Voltaire [...] – avec le temps, toi et moi.
Un seul homme est mort dans les hôpitaux, dans des navires, dans la rude
solitude [...]
Un seul homme a regardé la vaste aurore. [...]
Je parle de l'unique, de l'un, de celui qui est toujours seul⁶².

Le *jardinier de Voltaire* n'est rien d'autre qu'un homme qui doit mourir. La réponse finale de *Candide* à Pangloss perd de son sens face à la mort: nul refuge, nulle sauvegarde, nulle identité protectrice: le jardinier de Voltaire n'est qu'un élément de plus dans la longue liste du *memento mori*: *Hablo del único, del uno, del que siempre está solo*.

Ce qui est intéressant dans chacune de ces mentions borgésiennes de *Candide*, c'est l'économie du propos. Il suffit à Borges d'enchaîner dans son texte une expression, un syntagme, un nom propre soigneusement choisis pour introduire dans sa page, à la manière d'un aleph, les attributs d'une écriture qu'il sent proche et dont il partage les qualités: ironie, rapidité, condensation et mesure.

60. « Un hombre que cultiva su jardín, como quería Voltaire. / El que agradece que en la tierra haya música / [...] / Esas personas, que se ignoran, están salvando al mundo » (« Los justos », *La Cifra*, Buenos Aires, Emecé, 1981, p. 79).

61. « [Candide] escrito para demostrar que este mundo es el peor, es uno de los libros más felices de la literatura, ya que Voltaire está en cada página », « El libro de las ruinas » (1978), *El Círculo secreto*, p. 160-161. Voir aussi le *Borges* d'Adolfo Bioy Casares (Barcelona, Destino, 2006, p. 354 et 773), où Borges célèbre le talent de Voltaire pour rendre trivial et léger tout ce qui est pesant.

62. *OC*, t. II, 1999, p. 277-278: « Un solo hombre ha nacido, un solo hombre ha muerto en la tierra. Afirmary lo contrario es mera estadística [...] / Ese hombre es Ulises, Abel, Caín [...] el librero que engendró a Samuel Johnson, el jardinero de Voltaire [...] Un solo hombre ha muerto en los hospitales, en barcos, en la ardua soledad [...] Un solo hombre ha mirado la vasta aurora. / [...] Hablo del único, del uno, del que siempre está solo. »

Le royal Cacambo

« ... quand on n'a pas son compte dans un monde, on le trouve dans un autre ».

Candide, chap. XIV

En 1906, le poète nicaraguayen Rubén Darío (qui réside à l'époque à Paris et vit de ses chroniques journalistiques) publie un article où il examine un spécimen récent de la faune urbaine : le rastaquouère⁶³. Le nom serait une déformation de *rascacueros* (gratte-cuir) ou *arrancacueros* (arrache-cuir) et ferait référence aux riches éleveurs de bovins d'Amérique du Sud habitant Paris. La figure du rastaquouère aurait cristallisé dans un personnage créé par Aurélien Scholl, « Don Iñigo Rastacuero, marqués de los Saladeros ». Darío en fait une description fort éloquente :

Rastacuero [...] est encore présent dans bien des mémoires : une tête de *pain d'épice*, deux yeux noirs qui tournaient comme un ventilateur, un énorme nez de perroquet [...]. Il avait dans les poches des pépites d'or et des cartes, des lettres d'Hernán Cortés et les adresses de certaines dames. Quand il était sans le sou, Rastacuero faisait un petit voyage en Amérique du Sud et revenait quelques mois plus tard avec deux millions dans son sac. [...] En partant, il prenait bien soin de laisser son adresse : « poste restante, Buenos Aires », « poste restante, Valparaíso ». Rastacuero avait les doigts chargés de bagues, une chaîne de montre qui aurait pu servir à attacher l'ancre d'une frégate ; trois perles, grosses comme des œufs de héron, lui tenaient lieu de boutons de chemise, et il utilisait comme épingle de cravate une griffe de tigre enserrée de diamants⁶⁴.

Le manque de goût et l'origine douteuse d'une richesse vulgairement étalée sont les marques du rastaquouère. Il a pu cependant gagner, grâce à son argent, ses entrées dans mainte famille noble « du Faubourg » (d'où son « évolution »). Darío en conclut que le rastaquouère est un type humain universel, « sans nationalité », qui alimente obscurément et depuis toujours les rouages de la société. De fait, signale-t-il, citation à l'appui, il existait déjà du temps de Juvénal :

63. « La evolución del rastacuerismo », dans *Opiniones*, Madrid, Fernando Fe, 1906, p. 143-150. Pour une discussion de la figure du rastaquouère dans l'œuvre de Darío, et pour des développements intéressants autour de la notion de cosmopolitisme, voir Gonzalo Aguilar, *Episodios cosmopolitas en la cultura argentina*, Buenos Aires, Santiago Arcos editor, 2009, p. 9-33.

64. Ma traduction. « una cara de d'épice ; dos ojos negros, con el movimiento de rotación de los ventiladores ; una gran nariz de loro [...]. Tenía en su bolsillo pepitas de oro y naipes, cartas de Hernán Cortés y direcciones de damas. Cuando estaba sin blanca, Rastacuero hacia un viajecito a la América del Sur y volvía algunos meses después con dos millones en cartera. [...] Al partir, tenía cuidado de dejar su dirección : "poste restante, en Buenos Aires", o "poste restante, en Valparaíso". Rastacuero tenía los dedos cargados de sortijas, una cadena de reloj que hubiera podido servir para atar el ancla de una fragata, tres perlas, gruesas como huevos de garza, le servían de botones de camisa, y usaba un alfiler de corbata que era una garra de tigre rodeada de brillantes. » Pour une vision plus nuancée du rastaquouère, voir Alberto del Solar, *Rastaquouère. Ilusiones y desengaños sud-americanos en Paris*, Buenos Aires, Félix Lajouane Editor, 1890.

Neu credas ponendum aliquid discriminis inter
 Unguenta et corium. Lucri bonus est odor ex re
 Qualibet. Illa tuo sententia semper in ore
 Versetur, dis atque ipso Jove digna, poetae:
*Unde habeas quaerit nemo sed oportet habere*⁶⁵.

Ces « mufles internationaux » (*los internacionales Guarangos*) restent pourtant associés dans l’imaginaire à l’Amérique du Sud⁶⁶.

En 1920, dans un article bref, significativement intitulé *Cacambo*⁶⁷ (ill., p. 63), l’écrivain argentin Arturo Cancela⁶⁸ revient sur cette association. Le texte paraît sous la forme d’un dialogue entre deux compagnons de pension, l’Argentin Inclán Zavaleta et le docteur Herrlin, érudit suédois. Un soir, après dîner, Inclán lance très sérieusement son sujet : avec le ton de l’orgueil blessé, il regrette et condamne cette vision méprisante des Sud-Américains, représentée de surcroît à Paris, capitale du monde :

Il y a plusieurs années, une compagnie française a créé à l’Odéon une comédie dans laquelle figurait un personnage anecdotique qui était Argentin. C’était un individu désagréable, inélégant et idiot. La comédie était signée par un auteur célèbre, et c’était là le premier genre d’Argentin que je voyais apparaître dans une œuvre probablement destinée à devenir fameuse. Quelle belle initiation dans la littérature européenne⁶⁹ !

Aux yeux d’Inclán Zavaleta (personnage par ailleurs assez ridicule), cette représentation négative, caricaturale, de l’homme argentin par un écrivain français implique non seulement le grotesque dû à la sensibilité particulière d’un écrivain (au demeurant oublié), mais encore, l’insertion *irréversible* de cette représentation dans une culture qui s’érige, au début du siècle dernier, comme modèle absolu de culture lettrée pour l’Argentine. Un rastaquouère, un Sud-Américain, un Argentin : peu importe l’adéquation du référent à la réalité ou le traitement que le sujet a pu recevoir dans d’autres textes français, la logique de l’image est en place, et

65. Juvénal, *Satires*, XIV, v. 203-207 : « Cuir ou parfums, n’importe, le gain a toujours bonne odeur, quelle qu’en soit la source. Ne te lasse point de répéter cette sentence du poète, digne des dieux et de Jupiter lui-même : *On ne s’informe point d’où viennent les richesses, il suffit juste d’en avoir.* »

66. On trouvera par exemple, dans la même verve, cette description d’un marquis brésilien dans *La Cousine Bette* (chap. 45) : « Superbement dessiné par un habit bleu à boutons en or massif [...], le baron n’avait de brésilien qu’un gros diamant d’environ cent mille francs qui brillait comme une étoile sur une somptueuse cravate de soie bleue. »

67. *Cacambo*, *Cuadernos quincenales de letras y ciencias*, Ediciones Selectas América (dir. Samuel Glusberg), 1920, an. II, n° 18, p. 167-174 (texte non traduit).

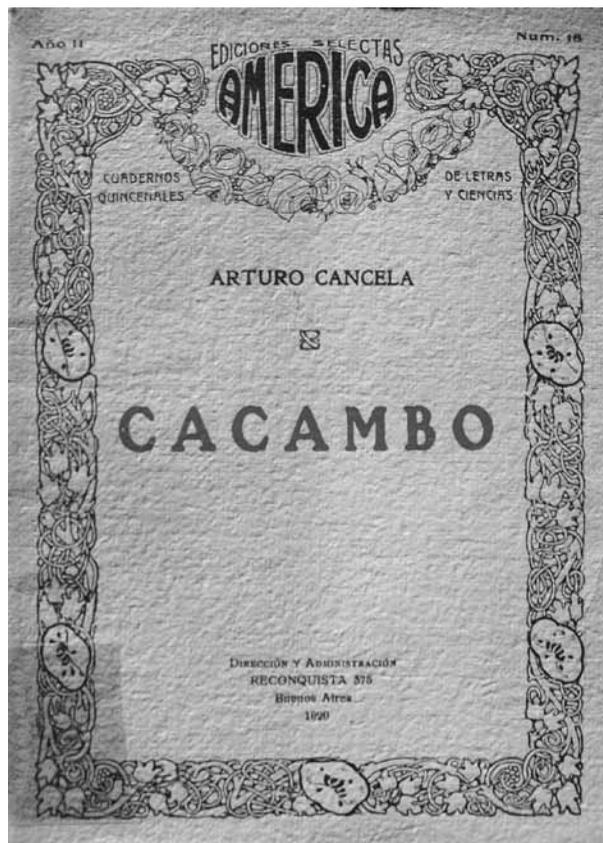
68. Arturo Cancela (1892-1957), écrivain, journaliste, membre du Groupe Martín Fierro. Parmi ses principales œuvres figurent : *Tres relatos porteños*, 1922 ; *El burro de Maruf: la filosofía del hombre que camina y que tropieza y otros ensayos*, 1925 ; *Film porteño: del diario de Nasute Pedernera*, 1933 ; *Historia funambulesca del profesor Landormy*, 1944.

69. « Hace años, una compañía francesa estrenó en el Odeón una comedia en la cual figuraba como personaje episódico, un argentino. Era un individuo fastidioso, inelegante e idiota. La comedia llevaba el nombre de un autor célebre y aquél era el primer tipo de argentino que veía aparecer en una obra llamada posiblemente a ser famosa. ¡Figúrese qué iniciación en la literatura europea ! »

l'on retrouvera allègrement la figure du rastaquouère dans des œuvres postérieures, qu'il s'agisse de *Voyage au bout de la nuit* ou du film *Moulin rouge*. Le rastaquouère est réduit à son origine : promesse ostensible d'américanisme, qu'il ne saurait cacher (comme on ne peut cacher un accent), couleur locale hors frontières et en éternelle dérive, il reste une métaphore risible, mais non moins réelle, des problèmes de légitimité qui obsèdent dès le début la littérature argentine : comment intégrer la littérature universelle depuis *les antipodes* ; comment s'inscrire dans une tradition qui ne voit, dans ces antipodes, que des référents cocasses ou des extensions illimitées justifiant, dans le meilleur des cas, l'imaginaire de l'aventure ou des péripéties invraisemblables⁷⁰.

Le but n'est pas ici de simplifier grossièrement de complexes processus de perception de l'altérité, mais de souligner certaines des préoccupations présentes dans les milieux intellectuels à Buenos Aires au début du XX^e siècle : d'une part, la reconnaissance de la production littéraire nationale, ressentie comme périphérique ; de l'autre (à un degré moindre), la représentation *acceptable* de l'homme sud-américain et argentin par la littérature canonique européenne. Autrement dit, ne plus être ridicule, ne plus être idéalisé, ne plus être soumis au statut (noble, mais finalement réducteur) d'argument (contre l'esclavage, contre une certaine philosophie, contre une forme d'organisation sociale, etc.). La représentation valorisante de « l'homme de la Pampa » dans la littérature européenne passée et contemporaine reste ainsi un enjeu important dans la quête d'une légitimité, non plus des écrits, mais des référents.

Dans cette optique, le personnage de Cacambo prend une autre épaisseur. Dans l'essai publié par Arturo Cancela en 1920, ce « quart d'Espagnol, né d'un métis dans le Tucuman » est présenté comme « le personnage argentin » de *Candide*. « Modèle de fidélité, de bon sens, d'audace et d'équilibre moral », Cacambo incarne une représentation positive de l'homme argentin. À l'opposé du rastaquouère, qui traîne avec (et malgré) lui son appartenance à un monde provincial et ridicule, Cacambo est « cosmopolite et encyclopédique » : « il vécut en Espagne et en Italie, parcourut tous les ports de la Méditerranée et finit ses jours dans une



70. À titre d'exemple, des romans de Jules Verne, *En Magellanie*, *Le Phare du bout du monde*. L'Amérique comme alibi narratif justifiant toute sorte de retournements invraisemblables (fortunes soudaines, faillites foudroyantes, etc.) a souvent été utilisée dans le roman des XVIII^e et XIX^e siècles.

petite ferme sur le bord de la Propontide⁷¹. » Or le *cosmopolite*, pour la culture argentine fin-de-siècle, sait justement trouver l'équilibre entre ce qui est national et ce qui est supposé être universel : l'inverse exact du *rastaquouère*⁷². De ce point de vue Cacambo, métisse argentin se promenant aussi bien dans les ports d'Europe que dans les pages d'un texte central de la tradition, incarne parfaitement le *cosmopolitès*, tout en ratifiant une représentation valorisante de l'homme sud-américain. C'est pourquoi Inclán Zavaleta proposera un peu burlesquement de le mettre au rang des héros légendaires ou fictifs de l'historiographie latino-américaine : « Cacambo, Lucía de Miranda, Falucho y Martín Fierro⁷³ ».

Cosmopolite donc, mais encore : *encyclopédique*. En homme des Lumières, le valet métisse a compris, et réalisé, l'idéal voltairien bien avant *Candide* – que dire, bien avant Voltaire, qui aurait trouvé à Tucumán (c'est-à-dire en Argentine) « ce modèle d'épicurisme naturel » :

Avant même que *Candide* ne trouve la formule épicurienne du bonheur, Cacambo la réalise, car l'égalité de son humeur et l'indifférence presque indigène dont il fait preuve envers les conditions extérieures de l'existence lui donnent cette tranquillité que les sages obtiennent seulement en se retirant pour cultiver leur jardin. N'est-il pas singulier que Voltaire ait été chercher ce modèle d'épicurisme naturel à Tucumán ? [...] Je dois même vous avouer, M. Zavaleta, qu'il m'est souvent arrivé de penser qu'en inventant ce type d'hommes, le châtelain de Ferney avait eu une intuition géniale, et qu'il avait pressenti dans son personnage une race nouvelle et vigoureuse⁷⁴.

Cacambo existait donc avant Voltaire, qui l'aurait en quelque sorte deviné ; « l'égalité d'humeur » et « l'indifférence presque indigène » de l'homme du Tucumán expliquent la supériorité de son esprit et la possibilité adamique d'une « race nou-

71. *Cacambo*, p. 171 : « Este es el personaje argentino de la obra : un modelo de fidelidad, de buen sentido, de audacia y de equilibrio moral. Aquel tucumano tiene muchos rasgos del espíritu porteño y estoy por creer que debió educarse y vivir mucho tiempo en Buenos Aires. Era cosmopolita y enciclopédico, vivió en España y en Italia, recorrió todos los puertos del Mediterráneo, y terminó sus días en una pequeña granja de la Propontida. »

72. Il est intéressant de voir comment le terme *cosmopolite*, à valeur positive dans l'Amérique de la fin du XIX^e siècle, acquiert parallèlement, dans la France de la III^e République, une connotation négative. *Cosmopolite* y devient synonyme de *rastaquouère* : l'étranger, « exotique », « se définit par l'excès dans tous les domaines », par « le disparate et le bariolé », par l'exhibitionnisme et le voyeurisme. Voir à ce sujet Jean-Pierre Ricard, « Le Paris-rasta et le rejet du cosmopolitisme », dans *La Vie parisienne. Actes du 3^e congrès de la SERD*, actes publiés par A. Déruelle et J.-L. Diaz, <etudes-romantiques.ish-lyon.cnrs.fr/carlboost_files/Ricard.pdf> (consulté le 16 avril 2010). Le rejet du cosmopolitisme, lié de manière générale au surgissement des doctrines nationalistes, apparaîtra en Argentine à partir des années trente.

73. *Cacambo*, p. 172.

74. *Cacambo*, p. 171. « Mucho antes de que Cándido halle la fórmula epicúrea de la felicidad, Cacambo la realiza, pues su igualdad de humor y la indiferencia casi indígena que demuestra por las condiciones exteriores de la existencia, le proporciona esta tranquilidad interior que los sabios procuran recluyéndose en el cultivo de su huerta. ¿Y no es singular que Voltaire haya ido a buscar a Tucumán ese modelo de epicureismo natural ? [...] Le confieso señor Zavaleta que a veces he pensado si el castellano de Ferney no ha tenido al crear ese tipo, una intuición genial y no ha presentado en él, una raza nueva y vigorosa. »

velle et vigoureuse». Cependant l'élément « indigène » semble insuffisant, et Cancela risque une deuxième hypothèse : « cet homme du Tucumán a plus d'un trait en commun avec celui de Buenos Aires, et je crois même qu'il a dû être élevé et avoir vécu de longues années à Buenos Aires⁷⁵. » Cette vie antérieure du métisse à Buenos Aires, construite dans un pli de la fiction, imaginée par Cancela dans quelque une des professions que Cacambo exerce avant de rencontrer Candide (« il avait été enfant de chœur, sacristain, matelot, moine, facteur, soldat, laquais⁷⁶ »), n'est pas une simple bravade chauviniste. Il s'agit plutôt d'accorder le tempérament « indigène » aux caractéristiques européennes de l'homme de Buenos Aires, le *porteño*, typifié par le reste de l'Amérique latine comme l'homme qui ne descend ni des Incas ni des Aztèques, mais d'un bateau. Cacambo, personnage inventé par l'« intuition géniale » de Voltaire, réconcilie ainsi l'Indien des provinces et l'Européen de la ville dans une image harmonieuse de l'homme argentin. À ce titre, Cacambo mérite la reconnaissance de l'Histoire : « une petite gare, une statue, une place modeste dans les éphémérides des grands journaux⁷⁷. »

Toutefois la candeur de ce texte n'est qu'apparente. Une précision perfide, ajoutée par Cancela à la fin de l'article, vient détruire tout projet de réparation historique : on y apprend qu'une compagnie française de chemins de fer installée dans le Tucumán voulut entreprendre d'elle-même, il y a fort longtemps, un hommage au « héros voltairien, fils de cette province ». Une des stations du réseau ferroviaire reçut alors le nom de *Cacambo*. Cependant comme personne dans les environs ne comprenait le sens de « ce mot si étrange », on le supposait d'origine quechua et la station était communément appelée *Cacambóo*. Au bout de quelques années, la ligne de chemins de fer fut expropriée et le nom dont personne – ni l'administration ni les employés – ne sut expliquer l'origine, fut remplacé par celui d'un homme politique conservateur. Le passage, qui clôt l'article, s'intitule « Comment Cacambo est mort ».

Indiscutablement, la reconnaissance nationale due à Cacambo reste problématique. Au centre du problème, sa condition de valet : « Je vous ferai remarquer, répond sèchement Inclán Zavaleta à son interlocuteur, que vous incarnez notre idéal patriotique dans un domestique⁷⁸. » Épineuse question que Manuel Mujica Láinez⁷⁹ réussit à contourner dans « Le Royal Cacambo », nouvelle écrite en fran-

75. *Cacambo*, p. 172 : « Aquel tucumano tiene muchos rasgos del espíritu porteño y estoy por creer que debió educarse y vivir mucho tiempo en Buenos Aires. »

76. Chap. XIV, p. 56.

77. P. 175 : « no dejemos de reparar la injusticia cometida con Cacambo. El también debe tener su pequeña estación de ferrocarril, su estatua y un modesto lugar en las efemérides de los grandes diarios. »

78. « Advierta usted doctor Herrlin, que está encarnando nuestro ideal patriótico en un sirviente. »

79. Manuel Mujica Láinez (1910-1984) fut journaliste, critique d'art et écrivain. Sa prose, très élaborée, est influencée par le modernisme. Romancier reconnu de son vivant, il chercha à dépeindre la décadence de l'oligarchie de Buenos Aires à laquelle il appartenait (*Los Ídolos*). Il écrivit de nombreux romans historiques, situant ses arguments au Moyen Âge (*El Unicornio*) ou à la Renaissance (*Bomarzo*). Son premier roman, *Louis XVII*, fut écrit en français.

çais⁸⁰ et publiée dans le recueil *Misteriosa Buenos Aires* (1951). Mujica Láinez exhume une lettre inédite qui révèle le destin ultime et héroïque de Cacambo en Argentine. Nous l'avions laissé en compagnie de la « petite société » à Constantinople, excédé de travail, maudissant sa destinée ; nous le retrouvons quelques années plus tard à Buenos Aires, adoré par la population, prétendant au trône des Incas. Le ton de la lettre n'est pourtant pas celui de l'ambitieux comblé :

À Buenos-Ayres, le 3 Janvier 1761

Mon maître Candide :

Voici une bonne demi-heure que je fatigue ma plume sans trouver la façon de commencer ma lettre. Je suis confus de ne vous avoir pas écrit plus tôt. En vérité la vie est très agitée à Buenos-Ayres ; elle s'écoule rapidement dans cette petite ville où il n'y a pourtant rien à faire. [...] Depuis un an que je vous ai quitté, un soir de malheur, pour retourner au Rio de la Plata, et depuis huit mois que j'habite Buenos-Ayres, le récit de mon existence peut se résumer ainsi : je me suis uni en mariage ; j'ai répudié ma femme ; j'ai été transformé de votre valet fidèle en prétendant au trône des Incas. Je vois autour de vous fleurir les sourires sceptiques, quand vous lirez ma lettre à haute voix sous le ciel clair de Constantinople. Que ceux qui doutent ouvrent les yeux et prêtent l'oreille.

Regrets, solitude, plaintes : le ton est donné dès l'ouverture. Les aventures sud-américaines de Cacambo commencent, assez classiquement, par une femme, répondant au nom tout aussi classique de Lolita : « adorable métisse », « petite femme fraîche, ravissante, Monsieur Candide, gentille, avec des dents très blanches et des yeux très noirs », pâtissière de son état. Elle n'a qu'un seul défaut, sa famille : « Elle trouvait partout des oncles et des cousins. Je vous signale que je ne parle pas exactement de sa famille, mais de sa demi-famille, du côté indien, car le côté espagnol l'a toujours ignorée. Ces Indiens, comme ceux de la famille de ma mère d'ailleurs, sont du Tucuman et d'origine quechua. Tout le mal vint de là. » Les soucis commencent le soir même du mariage :

Comme nous nous mettions au lit, évidemment très émus, et que je finissais de me déshabiller, voilà que Lolita pousse de grands cris. Je crois que je suis bien fait mais telles marques d'admiration m'ont semblé excessives. Or l'admiration était d'une tout autre sorte. Maître, mon ton doit devenir confidentiel. Vous saurez l'excuser. Je possède autour du nombril un grain de beauté très noir, si noir que bien que ma peau soit assez brune on le voit distinctement. Il a la singulière forme d'un soleil rond avec des rayons. Et il

80. L'auteur introduit ainsi la lettre : « Hemos preferido conservar en su idioma original esta carta, enviada a Candide por su servidor Cacambo. Ambos personajes, según refiere Voltaire, estuvieron en Buenos Aires hacia el año 1756 » (Nous avons préféré conserver cette lettre, envoyée à Candide par son serviteur Cacambo, dans sa langue d'origine. D'après Voltaire, ces deux personnages furent à Buenos Aires en 1756). « Le Royal Cacambo » est cité ici à la lettre, sans errata ni correction.

est placé, pardonnez-moi si j'insiste, autour du nombril, le contournant. C'est ce grain de beauté que provoquait les cris de Lolita. Elle voulut m'en parler, mais vous pensez que j'étais occupé à d'autres choses. Ces occupations finies, je m'endormis d'un sommeil lourd, le dernier authentiquement placide de mon existence.

Le lendemain je fus éveillé par le contact d'une main sur mon ventre. Ce n'étaient pas les doigts subtils de ma pâtissière, mais d'autres, rugueux et durs. Je me levai d'un bond. À côté de notre lit, avec Lolita tout habillée, se tenait une vieille indienne, sa grand-mère. Elle me tâta le ventre. Je fus immédiatement saisi de frayeur, imaginant qu'elle essayait sur moi quelque sorcellerie, mais la vieille me rassura bientôt. Elle me posa des questions sur ma famille tucumane et finit par me dire :

– Cacambo, tu es le prince, le souverain, le libérateur, que notre race attend depuis que les Castellans maudits ont chassé nos rois de leurs capitales d'or. Tu portes sur ton ventre la marque espérée. Vois ce soleil, signe du dieu dont descend la sacrée dynastie de Manco Capac. Remarque qu'il est placé autour de ton nombril et qu'en notre langue nombril se dit Cozco, Cuzco, qui est aussi le nom de notre ville impériale.

Ayant ainsi parlé, toutes deux tombèrent à genoux et se mirent à m'adorer comme si j'étais Nôtre-Seigneur.

Or Cacambo refuse catégoriquement son destin impérial. Après maintes péripéties qui incluent, entre autres, une bande de conspirateurs italiens, des coups de bâton, des Indiens voulant embrasser son nombril, des émeutes dans un marché et plusieurs nuits en prison, Cacambo, hagard, troublé, aigri, répudie femme et couronne, se met à porter une bande autour de la taille pour cacher son nombril, et rêve uniquement d'un improbable retour à Constantinople :

Voilà Monsieur Candide, comment j'ai perdu à jamais ma femme, ma patience et mon trône. Qu'en pensera Monsieur de Voltaire ? Parfois, pendant les nuits trop chaudes, je me roule sur ma couche déserte, rêvant à la paix merveilleuse de notre petit jardin de Constantinople. J'y retournerai dès que j'aurai réuni assez d'argent pour payer mon voyage. Entre temps, je fais des *tortitas* et garde mes sous. Votre très humble, très obéissant et très fidèle serviteur,

Cacambo

Outre les considérations évidentes que ce refus burlesque et violent de la tradition précolombienne suggère (et dans lesquelles nous n'entrons pas ici), le geste de Cacambo s'explique, plus modestement, par son contexte de publication : la nouvelle s'inscrit dans un projet précis, qui est esthétique. Mujica Láinez cherche en effet à doter la ville d'une tradition et d'une histoire littéraires : les quarante-deux récits qui composent *Misteriosa Buenos Aires* sont organisés chronologiquement, couvrant une période qui va de 1536 (date de la première fondation de Buenos Aires) à 1904 ; ces récits essaient de transformer la ville en espace de fiction, tout en accordant subtilement cet espace à des modèles littéraires prestigieux qui

lui sont antérieurs. Dès lors la présence de Cacambo légitime Buenos Aires comme thème, et être loin de *Candide* (du personnage, mais aussi de l'œuvre) n'implique plus nécessairement un manque d'action ou un appauvrissement de l'intrigue : « En vérité, la vie est très agitée à Buenos-Ayres ; elle s'écoule rapidement dans cette petite ville où il n'y a pourtant rien à faire. » D'autre part, et au-delà de la boutade intertextuelle qui semble en principe motiver le texte, la présence de Cacambo rend manifeste une tension qui est au cœur de l'écriture de Mujica Láinez et, peut-être, au cœur d'une certaine vision de la littérature argentine : cette tension sépare « les nuits trop chaudes » de Buenos Aires du « ciel clair de Constantinople », et « la tribu des Patagons » ou Manco Capac de l'auteur de *Candide*, pour placer finalement la valeur esthétique du côté de ce dernier. Tout ceci, résumé dans l'interrogation finale, qui est bien plus qu'une simple métalepse : « Qu'en pensera Monsieur de Voltaire ? »

Le lien entre Cacambo et sa terre d'origine, tissé en marge du conte philosophique et des études savantes sur *Candide*, en marge même des connaissances de Voltaire, pose fictivement les angles morts dans la représentation d'une hypothétique « argentinité ». À quels modèles cette représentation doit-elle renvoyer ? Il importe bien moins, en fin de compte, de déterminer ce que le personnage reflèterait d'une problématique identité nationale, que de comprendre ce que les Argentins y lisent. Un dernier fait, avant de conclure, pour illustrer mon propos. À tort ou à raison, *Misteriosa Buenos Aires* est devenu un livre scolaire, largement réédité. Sont réédités aussi les hispanismes, les expressions livresques et les tournures extravagantes du « Royal Cacambo », toujours accompagnés d'accents mal placés et d'erreurs typographiques, rançon de la popularité du recueil et des éditions hâtives publiées en format de poche. L'orgueil blessé est, pour certains, une marque de la culture argentine ; Borges, dans un essai de 1931 éloquentement intitulé « Nos impossibilités », parle même, pour décrire l'Argentin type, de « jouissance irrépressible » face à l'échec : « *fruición incontenible de los fracasos*⁸¹ ». Peut-être Cacambo, toponyme annulé ou roi des coquilles et des récits hispanisants, préférant des rééditions mécaniques et des lectures scolaires à un destin impérial, en est-il une métaphore. Il incarne en tout cas le dernier en date (et le plus étrange) des détournements de *Candide* en Argentine⁸².

81. « Nos impossibilités », *OC*, t. I, p. 287-290 (« Nuestras imposibilidades », 1931).

82. Ma gratitude à François Bessire, qui m'a encouragée à faire ce travail.

*Annexe bibliographique. Éditions consultées de Candide en espagnol*⁸³

Novelas de Voltaire, traducidas por J. Marchena, Bordeaux, Pedro Beaume, 1819, 3 vol. (Contient : T. I : *Zadig, ó el Destino, historia oriental. Cómo anda el mundo, visión de Babuco. Memnón, ó la Cordura humana. Los dos consolados. Historia de los viajes de Escarmentado, escrita por él propio. Micromegas, historia filosófica. Historia de un buen brama. Cándido, ó el Optimismo*. T. II : *El Ingenuo, historia verdadera. El hombre de los cincuenta ducados. La Princesa de Babilonia. El blanco y el negro. Juanico y Perico*. T. III : *Cartas de Amabed. Historia de Jeni. Los Oídos del conde de Chesterfield, y el capellán Gudman. El toro Blanco. Cosi-Santa. Sueño de Platón. Bababec y los Faquires. Aventuras de la Memoria. Los ciegos fallando de colores. Aventura india. Viage de la razón*).

Voltaire, *Candido ó el optimismo*, trad. par Antonio Zozaya, Madrid, Biblioteca económica filosófica, n° 66, 1893, 144 p. Illustration, p. 47.

Novelas escogidas de Voltaire. Traducción española del abate Marchena. Revisada, anotada y completada por D. Amador de Castro, con noticias biográficas-literarias acerca de Voltaire y del abate J. Marchena, Paris, Garnier Hermanos, 1897, 392 p. (Contient : *Cómo anda el mundo, visión de Babuco. Memnón, ó la cordura humana. Los dos consolados. Historia de los viajes de Escarmentado. Micromegas. Zadig, ó el Destino, historia oriental. Historia de un buen brahma. Cándido, ó el Optimismo. El Ingenuo. El blanco y el negro. Juanico y Perico. Los Oídos del conde de Chesterfield y el capellán Gudmán. Aventura india*). Illustration, p. 46.

Voltaire, *Cándido o el optimismo*, trad. par Antonio Zozaya, *Los Intelectuales. Arte e Idea*, avril 1923, an. II, n° 55, 48 p. Illustration, p. 51.

Voltaire, *Candido o el optimismo*, [trad. anonyme], Buenos Aires, L. Bernard, coll. «Joyas Literarias», n° 85, 1924, 124 p.

Voltaire, *Cándido o el optimismo (Candide ou l'optimisme). Novela*, trad. par R. Anaya Dorado, Buenos Aires, Biblioteca Mundial Sopena, 1940, 155 p. (réédité en 1943). Illustration, p. 52, 55.

Voltaire, *Cándido*, [trad. anonyme], Buenos Aires, Tor, coll. «Nueva Biblioteca Filosófica Tor», n° 101, 1941, 128 p. Illustration, p. 54.

Cándido o el optimismo por Voltaire, trad. par Héctor F. Miri. Illustrations par Bonelli (4 planches et 1 vignette en couleur), Buenos Aires, 15 de Noviembre 1146, «Colección Clásicos franceses. Edición para Bibliófilos», 1941, 178 p. Illustrations, p. 56-57.

Voltaire, *Candido ó el optimismo*, [trad. par José Marchena], Buenos Aires, Ediciones Anaconda, 1943, 111 p. Illustration, p. 53.

Voltaire, *Novelas escogidas*, Buenos Aires, Ediciones Argonauta, coll. «Obras

83. Cette liste n'est pas exhaustive.

maestras de Argonauta», 1944, 383 p. (réédition de la version de José Marchena annotée par Amador de Castro, 1897).

Voltaire, *Novelas escogidas*, Buenos Aires, Ediciones Anaconda, 1946, 318 p. (réédition de la version de José Marchena, annotée par Amador de Castro, 1897).

Voltaire, *Cándido*, trad. par José Marchena, Buenos Aires, Centro Editor de América Latina (CEAL), coll. «Biblioteca Básica Universal», 1969, 90 p.

Voltaire, *Cándido y otros textos*, trad. par Rafael Campodónico, Buenos Aires, Centro Editor de América Latina (CEAL), 1972, 121 p.

Voltaire, *Cándido / Zadig*, trad. par Elvio E. Gandolfo (*Cándido*) et José Marchena (*Zadig*), Buenos Aires, Centro Editor de América Latina (CEAL), coll. «Biblioteca Básica Universal», 1981, 145 p.

Voltaire, *Cuentos*, traduction et notes par Carlos Pujol, préface de Jorge Luis Borges, Buenos Aires, Ediciones Hyspamérica / Orbis, coll. «Biblioteca personal Jorge Luis Borges», n° 71, 1986, 256 p. (contient *Cándido o el optimismo*, *Zadig o el destino*, *El mundo tal como va*, *Memnón*, *Los dos consolados*, *Historia de los viajes de Escarmentado*, *Micromegas*, *Historia de un buen brahmín*, *El blanco y el negro*, *El hombre de los cuarenta escudos*, *Sueño de Platón*, *Aventura de la memoria*, *Elogio histórico de la Razón*; la préface de Borges a été recueillie dans : Jorge Luis Borges, *Biblioteca personal*, Madrid, Alianza, 1988).

Voltaire, *Cándido o el optimismo*, trad. par Susana Aguiar, Buenos Aires, Longseller, 2003, 224 p. (réédité en 2005).

Voltaire, *Cándido o el optimismo*, trad. par María Teresa León, Buenos Aires, Losada, 2005, 170 p. (réédition d'une version espagnole : *Cándido o el optimismo*, trad. par María Teresa León, Barcelona, Muchnik, 1978).

Contributeurs

Rogert BERGERET, des Amis du vieux Saint-Claude, historien et chercheur comtois

François BESSIRE, professeur de littérature française, Université de Rouen, président de la Société Voltaire

Andrew BROWN, directeur, Centre international d'étude du XVIII^e siècle, Ferney-Voltaire, secrétaire de la Société Voltaire

Magdalena CÁMPORA, professeur adjointe de littérature française, Université catholique de Buenos Aires (UCA); chercheur, Comité national de recherches scientifiques et techniques (CONICET)

Jean-Daniel CANDAU, chargé de recherches, Bibliothèque de Genève

Florence CATHERINE, professeur certifié d'histoire-géographie et docteur en histoire moderne, EA 3400, Université de Strasbourg

Lucien CHOUDIN, voltairien et historien de Ferney, président du Centre international d'étude du XVIII^e siècle, Ferney-Voltaire

Béatrice FERRIER, maître de conférences, Université d'Artois, Arras

Marie FONTAINE, doctorante en lettres modernes, Université de Rouen, professeur de lettres classiques au Lycée Raymond Poincaré de Bar-le-Duc

Stéphanie GÉHANNE GAVOTY, docteur en littérature française, Université Paris Ouest Nanterre La Défense, professeur de lettres au lycée Rabelais, Paris

Gábor GELLÉRI, docteur en littérature (ELTE, Budapest, 2005) et en histoire (EHESS, Paris, 2009), chercheur post-doctoral à l'Université de Galway en Irlande

Gérard GENGEMBRE, professeur émérite de littérature française, Université de Caen

Jean GOLDZINK, maître de conférences, ENS-Lyon

Arzu Etensel ILDEM, Université d'Ankara, Turquie

Ulla KÖLVING, directeur de recherches, Centre international d'étude du XVIII^e siècle, Ferney-Voltaire, rédacteur des *Cahiers Voltaire*

Erik LEBORGNE, maître de conférences, Université Sorbonne Nouvelle Paris III

Pierre LEUFFLEN, voltairien, chercheur, Nîmes et Paris

- André MAGNAN, professeur émérite, Université Paris Ouest Nanterre La Défense, président d'honneur de la Société Voltaire
- Marie-Julie MAÎTRE, doctorante en philosophie, Institut des études transtextuelles et transculturelles (IETT), Université Jean Moulin Lyon III
- Myrtille MÉRICAM-BOURDET, docteur en littérature française, Université Lumière-Lyon II, membre du CERPHI (ENS de Lyon)
- Jean-Noël PASCAL, professeur de littérature française, Université de Toulouse-Le Mirail, vice-président de la Société Voltaire
- Paul PELCKMANS, Departement Letterkunde, Universiteit Antwerpen
- Laetitia PERRET-TRUCHOT, maître de conférences, IUFM, Université de Poitiers
- Gersende PLISSONNEAU, maître de conférences, IUFM, Université de Grenoble I
- Stéphane PUJOL, maître de conférences, Université Paris Ouest Nanterre La Défense
- Alain SAGER, professeur de philosophie, Lycée Marie-Curie, Nogent-sur-Oise
- Élisabeth SALVI, chargée de cours, Université de Lausanne
- Alain SANDRIER, maître de conférences, Université Paris Ouest Nanterre La Défense
- Bertram E. SCHWARZBACH, Paris
- Hans-Ulrich SEIFERT, conservateur et chargé de cours, Universität Trier
- David W. SMITH, professeur émérite, University of Toronto
- Anne SOPRANI, écrivain et éditrice
- Kees van STRIEN, ancien professeur d'anglais au Vietland College, Leyde
- Tomoko TAKASE, maître de conférences, Université Meiji
- Raymond TROUSSON, professeur émérite, Université Libre de Bruxelles
- Anne VIBERT, maître de conférences, Université Stendhal-Grenoble III
- Philippe ZARD, maître de conférences, Université Paris Ouest Nanterre La Défense

Table des matières

François Bessire, Avant-propos	5
ÉTUDES ET TEXTES	
André Magnan, Retours de Candide(s)	9
François Bessire, <i>Candide</i> au théâtre : une brève histoire	21
Magdalena Cámpora, <i>Candide</i> à Buenos Aires : retour	43
Arzu Etensel Ildem, Traductions et réception de <i>Candide</i> dans l'Empire ottoman et en Turquie	71
Tomoko Takase, Voltaire au Japon ou <i>Candide</i> en Extrême-Orient au XXI ^e siècle	83
Kees van Strien, Voltaire contrebandier	91
Paul Pelckmans, Le souper de Balzora. Une relecture	107
Raymond Trousson, Théophile Imarigeon, abbé Duvernet, biographe de Voltaire et romancier libertin	117
DÉBATS	
Voltaire à l'école (I)	133
Coordonné par Alain Sandrier et Béatrice Ferrier. Anne Vibert et Gersende Plissonneau, Voltaire au baccalauréat au tournant du XXI ^e siècle : omniprésence ou absence ? (137) ; Laetitia Perret-Truchot, Voltaire enseigné au lycée depuis 1804 : permanences et évolutions (143) ; Erik Leborgne, Pour un bon usage mécanique de Voltaire (148) ; Alain Sager, Voltaire et l'enseignement philosophique en France : un rendez-vous manqué (155) ; Jean Goldzink, Modeste proposition d'enquête chez les Welches (162) ; Philippe Zard, Voltaire, Mahomet et moi (166)	
ENQUÊTES	
Sur la réception de <i>Candide</i> (VIII). André Magnan et Alain Sandrier	173
Sur les voltairiens et les anti-voltairiens (IX). Gérard Gengembre	187
ACTUALITÉS	
Éphémérides pour 2010 (Roger Bergeret, Lucien Choudin, Pierre Leufflen, André Magnan et Anne Soprani)	201
Relectures (Jean-Noël Pascal, Lepad et Fontanier, éditeurs de <i>La Henriade</i> en 1823)	219
Recherches bibliographiques en cours (David Smith, Andrew Brown, André Magnan)	227
Manuscrits en vente en 2009 (Jean-Daniel Candaux)	229
Bibliographie voltairienne 2009 (Ulla Kölving)	232

Thèses (Florence Catherine, Marie Fontaine, Gábor Gelléri, Marie-Julie Maître, Myrtille Méricam-Bourdet. Section coordonnée par Stéphanie Géhanne Gavoty)	247
Comptes rendus (Béatrice Ferrier, Jean-Noël Pascal, Stéphane Pujol, Alain Sager, Élisabeth Salvi, Alain Sandrier, Bertram Eugene Schwarzbach, Hans-Ulrich Seifert. Section coordonnée par Alain Sandrier)	254
Contributeurs	275

CAHIERS VOLTAIRE

Les *Cahiers Voltaire*, revue annuelle de la Société Voltaire,
sont publiés par le Centre international d'étude du XVIII^e siècle

Rédacteur Ulla KÖLVING

Comité de rédaction François BESSIRE, Andrew BROWN, Roland DESNÉ, Ulla KÖLVING,
André MAGNAN, Jean-Noël PASCAL, Alain SAGER, Alain SANDRIER

SOCIÉTÉ VOLTAIRE

Conseil d'administration

Président François BESSIRE *Président d'honneur* André MAGNAN

Vice-présidents Roland DESNÉ, Jean-Noël PASCAL

Secrétaire Andrew BROWN *Trésorier* Jacques LE CREFF

Rédacteur des Cahiers Voltaire Ulla KÖLVING *Responsable du Bulletin* Françoise TILKIN

Membres Jean-Daniel CANDAU, Béatrice FERRIER, Stéphanie GEHANNE GAVOTY,

Pierre LEUFFLEN, Gérard GENGEMBRE, Martial POIRSON,

Jürgen SIESS, Dominique VARRY

Correspondants

Allemagne Ute van RUNSET, Richardstr. 68, D-40231 Düsseldorf

Belgique Françoise TILKIN, Département de langues et de littératures romanes,
3 place Cockerill, B-4000 Liège (f.tilkin@ulg.ac.be)

Canada David W. SMITH, 161 Colin Avenue, Toronto,
Ontario M5P 2C5, Canada (dwsmith@chass.utoronto.ca)

Grande-Bretagne Richard E. A. WALLER, Department of French, University of Liverpool,
P. O. Box 147, Liverpool L69 3BX, G. B. (reawall@liv.ac.uk)

Grèce Anna TABAKI, Département d'études théâtrales, Centre de recherches néohelléniques,
48 avenue Vas. Constantinou, 11635 Athènes, Grèce (antabaki@eie.gr)

Italie Lorenzo BIANCHI, Via Cesare da Sesto 18, I-20123 Milano (lorenzo.bianchi@unimi.it)

Suède Sigun DAFGÅRD, Hornsgatan 72, S-11821 Stockholm (s.dafgard@glocalnet.net)

New York Jean-Pierre BUGADA, Rue de la Loi 155, B1040 Bruxelles (bugada@unric.org)



Jean Tardieu

Candide. Adaptation radiophonique du roman de Voltaire

Musique de Claude Arrieu, présentation de Delphine Hautois,
André Magnan et Morgane Paquette

ISBN 978-2- 84559-065-6, ISSN 2104-6425, 2010, 250 x 210 mm, 1 volume, 64 pages,
illustré, broché, accompagné d'un disque compact de l'émission de 1946, prix 20 euros

Publications de la Société Voltaire, 2

c18.net